

Avviso ai lettori

La Raccolta Drammatica Corniani Algarotti presenta negli originali irregolarità di impaginazione, lacune e difficoltà di lettura a causa dello stato di conservazione.

Trattandosi di volumi assemblati in legature storiche, non si è potuto intervenire nella ricomposizione corretta dei testi e pertanto le imperfezioni si sono riproposte nella duplicazione che rispecchia fedelmente lo stato degli originali cartacei.

NAZIONALE

RACC. DRAMM.

CORNIANI
ALGAROTTI

315

MILANO

BIBLIOTECA

BRAIDENSE

2399

L'ESCOLE

DES

FEMMES.

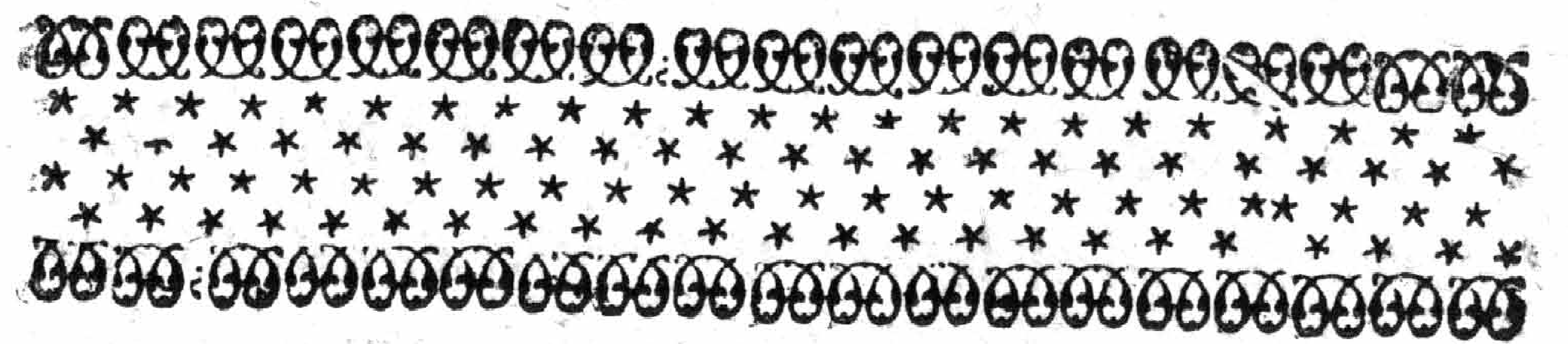
COMEDIE.



1706.

Tome II,

G



A

MADAME.

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lors qu'il me faut dédier un Livre, & je me trouve si peu fait au style d'Epistre Dedicatoire, que je ne sçay par où sortir de celle-cy. Un autre Auteur, qui seroit en ma place, trouveroit a'abord cent belles choses à dire de VOSTRE ALTESSE ROYALE, sur ce titre de L'ESCOLE DES FEMMES, & l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moy, MADAME, je vous avoüe mon foible. Je ne sçay point cét art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées;

EPISTRE.

Et quelques belles lumieres, que mes Confreres les Auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne voy point ce que VOSTRE ALTESSE ROYALE pourroit avoir à démester avec la Comedie que je luy presente. On n'est pas en peine sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matiere, MADAME, ne saute que trop aux yeux, & de quelque costé qu'on vous regarde, on rencôtre gloire sur gloire & qualitez sur qualitez. Vous en avez, MADAME, du costé du rang, & de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du costé des Graces, & de l'esprit, & du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes, qui vous voyent. Vous en avez du costé de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : Je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez temperer la fierté des grans titres que vous portez ; cette bonté toute obligeante ; cette affabilité genereuse,

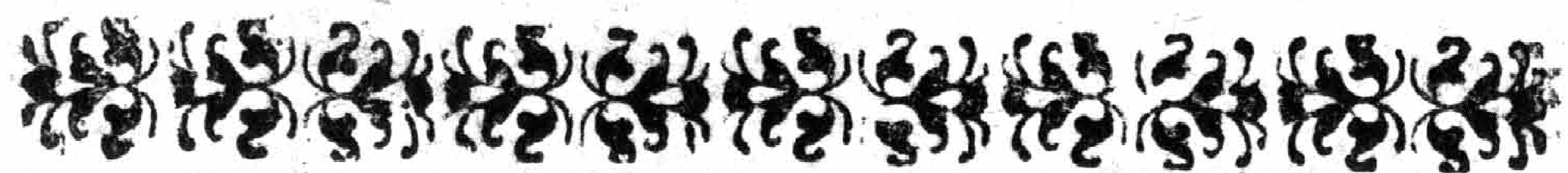
EPISTRE.

que vous faites paroistre pour tout le monde : Et ce sont particulièrement ces dernieres pour qui je suis, & dont je sens fort bien que je ne me pourray taire quelque jour. Mais encor une fois MADAME, je ne sçay point le biais de faire entrer icy des veritez si éclatantes. & ce sont choses, à mon avis, & d'une trop vaste étendue, & d'un merite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une Epistre, & les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, je ne vois rien à faire icy pour moy, que de vous dédier simplement ma Comedie, & de vous assurer avec tout le respect, qu'il m'est possible, que je suis de VOSTRE ALTESSE ROYALE,

MADAME,

Le tres-humble, tres-obeissant,
& tres-obligé serviteur,
MOLIERE.

G iij

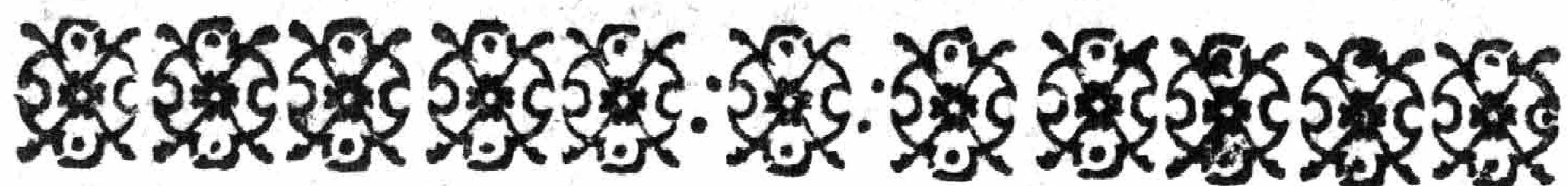


P R E F A C E.

BIEN des gens ont frondé d'abord cette Comedie : mais les rieurs ont esté pour elle, & tout le mal qu'on en a pû dire, n'a pû faire qu'elle n'ait eu un succez, dont je me contente. Je sçay qu'on attend de moy, dans cette impression, quelque Preface, qui réponde aux censeurs, & rende raison de mon Ouvrage; & sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui luy ont donné leur approbation, pour me croire obligé de deffendre leur jugement, contre celuy des autres: mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet, est desia dans une Dissertation que j'ay faite en Dialogue, & dont je ne sçay encore ce que je feray. L'idée de ce Dialogue, ou si l'on veut, de cette petite Comedie, me vint apres les deux ou trois premieres representations de ma piece. Je la dis cette idée dans une maison où je me trouvay un soir; & d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, & qui me fait l'honneur de m'aimer,

P R E F A C E.

trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre luy-mesme; & je fus étonné que deux jours apres il me monstra toute l'affaire executée, d'une maniere, à la verité, beaucoup plus Galante, & plus Spirituelle, que je ne puis faire, mais où je trouvay des choses trop avantageuses pour moy; & j'eus peur, que si je produisois cet Ouvrage sur nostre Theatre, on ne m'accusast d'abord d'avoir mendié les loüanges, qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empescha, par quelque consideration, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sçay ce qui en sera, & cette incertitude est cause, que je ne mets point dans cette Preface, ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me resolve à la faire paroistre. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour vanger le public du chagrin delicat de certaines gens; car pour moy je m'en tiens assez vangé par la reüssite de ma Comedie, & je souhaite que toutes celles que je pourray faire, soient traitées par eux, comme celle-cy, pourveu que le reste soit de mesme.



LES PERSONNAGES.

- ARNOLPHE, Autrement Monsieur
de la Souche.
- AGNES, Jeune Fille innocente
élevée par Arnolphe.
- HORACE, Amant d'Agnes.
- ALAIN, Payfan, valet d'Ar-
nolphe.
- GEORGETTE, Payfanne, servante
d'Arnolphe.
- CHRISALDE, Amy d'Arnolphe.
- ENRIQUE, Beau-frere de Chri-
salde.
- ORONTE, Pere d'Horace, & grand
amy d'Arnolphe.

La scene est dans une place de Ville.



L'ESCOLE

DES

FEMMES.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

Ous venez, dites-vous, pour luy don-
ner la main ?

ARNOLPHE.

Ouy, je veux terminer la chose dans
demain.



CHRISALDE.

Nous sommes icy seuls, & l'on peut ce me semble,
 Sans craindre d'estre ouïs, y discourir ensemble.
 Voulez-vous qu'en Amy je vous ouvre mon cœur ?
 Vostre dessein, pour vous, me fait trembler de peur ;
 Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
 Prendre Femme, est à vous un coup bien temeraire.

ARNOLPHE.

Il est vray, nostre Amy. Peut-estre que chez vous
 Vous trouvez des sujets de craindre pour chez
 nous ;

Et vostre front, je croy, veut que du Mariage,
 Les Cornes soient par tout l'infailible appanage.

CHRISALDE.

Ce sont coups du hazard, d'ôt on n'est point garand ;
 Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
 Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
 Dont cent pauvres Maris ont souffert la furie :
 Car enfin vous sçavez, qu'il n'est grands, ny petits,
 Que de vostre Critique on ait veu garantis ;
 Que vos plus grands plaisirs sont, par tout où
 vous estes,

De faire cent éclats des intrigues secretes...

ARNOLPHE.

Fort bien : Est-il au monde une autre Ville, aussi,
 Où l'on ait des Maris si patiens qu'icy ?
 Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les especes,
 Qui sont accommodez chez eux de toutes pieces ?
 L'un amasse du bien, dont sa Femme fait part
 A ceux qui prennēt soin de le faire Cornard. [fame,
 L'autre un peu plus heureux, mais nō pas moins in-
 Voit faire tous les jours des présens à sa Femme,
 Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
 Parce qu'elle luy dit que c'est pour sa vertu.

L'ũ fait beaucoup de bruit, qui ne luy sert de gueres,
 L'autre, en toute douceur, laisse aller les affaires,
 Et voyant arriver chez luy le Damoiseau,
 Prend fort hōnestement ses gands & son manteau.
 L'une de son Galand, en adroite Femelle,
 Fait fausse confidence à son Espoux fidelle,
 Qui dort en seureté sur un pareil appas,
 Et le plaint ce Galant des soins qu'il ne perd pas.
 L'autre, pour se purger de sa magnificence,
 Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense ;
 Et le mary benef, sans songer à quel jeu,
 Sur les gains qu'elle fait, rend des graces à Dieu.
 Enfin ce sont par tout des sujets de Satyre,
 Et comme spectateur, ne puis-je pas en rire ?
 Puis-je pas de nos Sots....

CHRISALDE.

Ouy, mais qui rit d'autruy,
 Doit craindre, qu'en revanche, on rie aussi de luy.
 J'entens parler le monde, & des gens se délassent
 A venir debiter les choses qui se passent :
 Mais quoy quel'on divulgue aux endroits où je suis,
 J'amaï on ne m'a veu triompher de ces bruits ;
 J'y suis assez modeste, & bien qu'aux occurrences
 Je puisse condamner certaines tolerances ;
 Que mon dessein ne soit de souffrir nullement,
 Ce que quelques Maris souffrent paisiblement,
 Pourtant je n'ay jamais affecté de le dire :
 Car enfin il faut craindre un revers de Satyre,
 Et l'on ne doit jamais jurer, sur de tels cas,
 De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
 Ainsi, quand à mō front, par un sort qui tout meïne,
 Il seroit arrivé quelque disgrace humaine ;
 Apres mon procedé je suis presque certain,
 Qu'on se contentera de s'en rire sous-main ;

158 L'ESCOLE DES FEMMES,

Et peut-estre qu'encor j'auray cét avantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'est d'omage.
Mais de vous, cher compere, il en est autrement,
Je vous le dis encor, vous risquez diablement,
Comme sur les Maris accusez de souffrance,
De tout temps vostre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a veu contr'eux un Diable déchainé,
Vous devez marcher droit, pour n'estre point berné;
Et s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise.
Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu, nostre amy, ne vous tourmêtez point,
Bien duppé qui pourra m'attraper sur ce point;
Je sçay les tours rusez, & les subtiles trames,
Dont, pour nous en planter, sçavent user les Femmes,
Et comme on est dupé par leurs dexteritez,
Contre cét accident j'ay pris mes seuretez,
Et celle que j'épouse, a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Et que pretendez-vous qu'une Sotte, en un mot...

ARNOLPHE.

Epouser une Sotte, est pour n'estre point Sot.
Je crois, en bon Chrestien, vostre moitié fort sage;
Mais une Femme habile est un mauvais présage,
Et je sçay ce qu'il couste à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moy j'irois me charger d'une Spirituelle,
Qui ne parleroit rien que Cercle, & que Ruelle?
Qui de Prose, & de Vers, feroit de doux écrits,
Et que visiteroient Marquis, & beaux Esprits,
Tandis que, sous le nom du mary de Madame,
Je serois comme un Saint, que pas un ne reclame.

COMEDIE.

159

Non, non, je ne veux point d'un Esprit qui soit haut,
Et Femme qui compose, en sçait plus qu'il ne faut.
Je pretens que la mienne, en clartez peu sublime,
Mesme ne sçache pas ce que c'est qu'une Rime;
Et s'il faut qu'avec elle on joie au Corbillon,
Et qu'on vienne à luy dire, à son tour, qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crème,
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De sçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre, & filer.

CHRISALDE.

Une Femme stupide est donc vostre Marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide, bien sotte,
Qu'une Femme fort belle, avec beaucoup d'esprit.

CHRISALDE.

L'esprit, & la beauté....

ARNOLPHE.

L'honnesteté suffit.

CHRISALDE.

Mais cōment voulez-vous, apres tout, qu'une beste
Puisse jamais sçavoir ce que c'est qu'estre honneste?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croy,
D'avoir toute sa vie une beste avec soy,
Pensez-vous le bien prendre, & que sur vostre idée,
La seureté d'un front puisse estre bien fondée?
Une Femme d'esprit peut trahir son devoir;
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond.

Pressez-moy de me joindre à Fême autre que sotté ;
Preschez , patrocinez jusqu'à la Pentecoste,
Vous ferez ébahy , quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

C H R I S A L D E.

Je ne vous dis plus mot.

A R N O L P H E.

Chacun a sa methode.

En Femme, comme en tout, je veux suivre ma mode,
Je me voy riche assez , pour pouvoir , que je croy,
Choisir une moitié , qui tienne tout de moy,
Et de qui la soumise , & pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien , ny naissance.
Un air doux , & posé parmy d'autres enfans,
M'inspira de l'amour pour elle , dès quatre ans :
Sa Mere se trouvant de pauvreté pressée,
De la luy demander il me vint en pensée,
Et la bonne Payfanne , apprenant mon desir,
A s'oster cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit Convent , loin de toute pratique,
Je la fis élever , selon ma politique,
C'est à dire ordonnant quels soins on emploiroit,
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
Dieu mer cy le succez a suivy mon attente,
Et grande , je l'ay veü à tel poinct innocente,
Que j'ay beny le Ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ay donc retirée ; & comme ma demeure
A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
Je l'ay mise à l'écart , comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre Maison , où nul ne me vient voir ;
Et pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.

Vous me direz pourquoy cette narration ?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution,
Le resultat de tout , est qu'en Amy fidelle,
Ce soir , je vous invite à souper avec elle :
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir , si de mon choix on me doit condamner.

C H R I S A L D E.

J'y consens.

A R N O L P H E.

Vous pourrez , dans cette conferance,
Juger de sa personne , & de son innocence.

C H R I S A L D E.

Pour cet article là ; ce que vous m'avez dit,
Ne peut....

A R N O L P H E.

La verité passe encor mon recit,
Dans ses simplicitéz à tous coups je l'admire,
Et par fois elle en dit , dont je pâme de rire.
L'autre jour (pourroit-on vous le persuader ?)
Elle estoit fort en peine , & me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait , se faisoient par l'oreille ;

C H R I S A L D E.

Je me réjouis fort , Seigneur Arnolphe....

A R N O L P H E.

Bon,

Me voulez-vous toujours appeller de ce nom ?

C H R I S A L D E.

Ah ! malgré que j'en aye, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante deux ans de vous débaptiser ?
Et d'un vieux tronc pourry de vostre Metairie,
Vous faire dans le monde un nom de Seigneurie ?

Outre que la Maison par ce nom je connois,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaist.

CHRISALDE.

Quel abus, de quitter le vray nom de ses Peres,
Pour en vouloir prendre un basti sur des chimeres?
De la pluspart des gens c'est la demangeaison;
Et sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sçais un Païsan, qu'on appelloit gros Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien, qu'un seul quartier
de terre,

Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte:
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte;
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas,
Et m'appeller de l'autre, est ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la pluspart ont peine à s'y soumettre,
Et je voy mesme encor des adresses de Lettres....

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous....

CHRISALDE.

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit,
Et je prendray le soin d'accoustumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

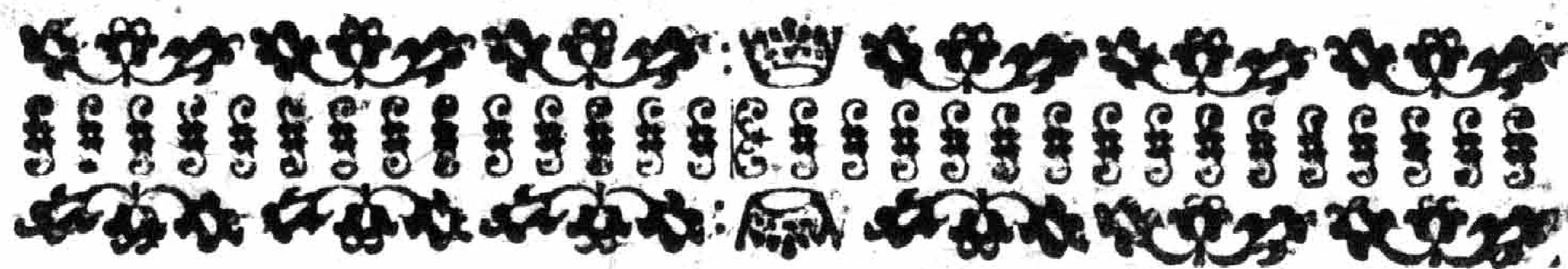
ARNOLPHE.

Adieu: Je frappe icy, pour donner le bon jour,
Et dire seulement, que je suis de retour.

CHRISALDE. *s'en allant.*

Ma foy je le tiens fou de toutes les manieres.

Il est un peu blessé sur certaines manieres.
Chose étrange de voir, comme avec passion,
Un chacun est chauffé de son opinion.
Hola...



SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.
Qui heurte?

ARNOLPHE.

Ouvrez. On aura que je pense,
Grande joye à me voir, apres dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là?

ARNOLPHE.

Moy.

ALAIN.

Georgette?

GEORGETTE.

Hé bien?

ALAIN.

Ouvre là bas.

GEORGETTE.

Vas-y toy.

Vas-y toy.

GEORGETTE.

Ma foy je n'iray pas.

ALAIN.

Je n'iray pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle ceremonie,

Pour me laisser dehors. Hola ho, je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frape ?

ARNOLPHE.

Vostre Maistre.

GEORGETTE.

Alain ?

ALAIN.

Quoy ?

GEORGETTE.

C'est Monsieur,

Ouvre viste.

ALAIN.

Ouvre, toy.

GEORGETTE.

Je souffle nostre feu.

ALAIN.

J'empeche, peur du chat, que mon Moineau
ne forte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura point à manger de plus de quatre jours.

Ha.

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoy plûtoft de moy ? le plaifant stratagesme !

GEORGETTE.

Oste toy donc de là.

ALAIN.

Non, oste-toy, toy-mesme.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moy.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ny toy non plus.

GEORGETTE.

Ny toy.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aye icy l'ame bien patiente.

ALAIN.

Au moins c'est moy, Monsieur.

GEORGETTE.

Je suis vostre servante ;

C'est moy.

ALAIN.

Sans respect de Monsieur que voila,

Je te ...

ARNOLPHE recevant un coup d'Alain.

Peste.

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaut-là.

ALAIN.

C'est elle aussi, Monsieur, ...

Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, & laissons la fadaïse.
Hé bien, Alain, comment se porte t'on icy?

ALAIN.

Monfieur, nous nous... Monfieur, nous nous por...
Dieu mercy.

Nous nous...

*Arnolphe oste par trois fois le chapeau
de dessus la teste d'Alain.*

ARNOLPHE.

Qui vous apprend, impertinente beste,
A parler devant moy, le chapeau sur la teste?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ay tort.

ARNOLPHE *à Alain.*

Faites descende Agnes.

à Georgette.

Lors que je m'en allay, fut-elle triste apres?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non?

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoy donc?...

GEORGETTE.

Ouy, je meure,

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, Asne, ou Mulet, qu'elle ne prist pour vous.



SCENE III.

AGNES, ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

LA besogne à la main, c'est un bon témoignage:
Hé bien, Agnes, je suis de retour du voyage,
En estes-vous bien-aïse?

AGNES.

Ouy, Monfieur, Dieu mercy.

ARNOLPHE.

Et moy de vous revoir, je suis bien-aïse aussi.
Vous vous estes toujours, comme on voit, bien
portée?

AGNES.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquietée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNES.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là?

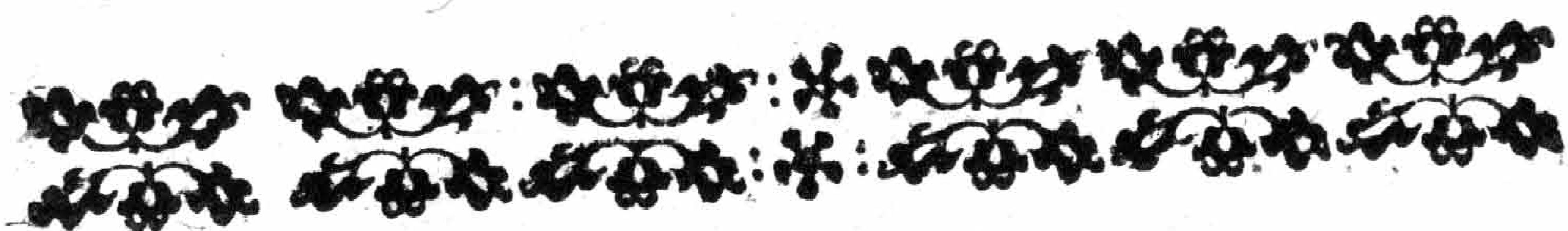
AGNES.

Je me fais des cornettes:
Vos Chemises de nuit, & vos Coiffes sont faites.

Ha ! voila qui va bien ; allez , montez là-haut :
Ne vous ennuyez point, je reviendray tantost :
Et je vous parleray d'affaires importantes.

Tous estans rentrez.

Heroïnes du temps , Mesdames les scavantes,
Pousseuses de tendresse & de beaux sentimens,
Je défie à la fois tous vos Vers , vos Romans,
Vos Lettres , Billets doux , toute vostre Science,
De valoir cette honneste & pudique ignorance.



SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Cen'est point par le bien qu'il faut estre ébloüy,
Et pourveu que l'honneur soit, ... Que vois-je
Est-ce ? ... Ouy.

Je me trompe. Nenny. Si fait. Non, e'est luy-mesme,
Hor....

HORACE.

Seigneur Ar....

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah ! joye extrême ?
Et depuis quand icy ?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vrayement....

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'estois à la campagne.

HORACE.

Ouy, depuis deux journées.

ARNOLPHE.

O comme les enfans croissent en peu d'années !
J'admire de le voir au poinct où le voila,
Après que je l'ay veu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte vostre Pere
Mon bon & cher Amy, que j'estime & revere,
Que fait-il à present ? est-il toujours gaillard ?
A tout ce qui le touche, il sçait que je prens part,
Nous ne nous sommes veus depuis quatre ans
ensemble,

Ny, qui plus est, écrit, l'un à l'autre, me semble.

HORACE.

Il est, Seigneur Arnolphe, encor plus gay que nous,
Et j'avois de sa part une Lettre pour vous ;
Mais depuis par une autre il m'apprend sa venuë,
Et la raison encor ne m'en est pas connuë,
Sçavez-vous qui peut estre un de vos Citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,

Tome II.

H

170 L'ESCOLE DES FEMMES,

Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amerique?

ARNOLPHE.

Non : mais vous a t'on dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon Pere m'en parle, & qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'estre entierement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre,
Pour un fait important que ne dit pas sa Lettre.

ARNOLPHE.

J'auray certainement grande joye à le voir,
Et pour le regaler je feray mon pouvoir.

Après avoir veu la Lettre.

Il faut pour les Amis, des Lettres moins civiles,
Et tous ces complimens sont choses inutiles;
Sans qu'il prist le soucy de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ay presentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foy, c'est m'obliger, que d'en user ainsi,
Et je me réjoüis de les avoir icy,
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laissons ce stile.

Hé bien, comment encor trouvez-vous cette Ville?

COMEDIE.

HORACE.

Nombreuse en Citoyens, superbe en bastimens,
Et j'en croy merueilleux les divertissemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs, qu'il se fait à sa guise:
Mais pour ceux que du nom de Galans on baptise,
Ils ont en ce Pais dequoy se contenter,
Car les Femmes y sont faites à coquetter,
On trouve d'humeur douce, & la brune, & la blonde,
Et les Maris aussi les plus benins du monde:
C'est un plaisir de Prince, & des tours que je voy,
Je me donne souvent la Comedie à moy.
Peut-estre en avez-vous desia feru quelqu'une:
Vous est-il point encor arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous, font plus que les écus,
Et vous estes de taille à faire des Cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la verité pure,
J'ay d'amour en ces lieux eu certaine avanture,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE.

Bon, voicy de nouveau un beau conte gaillard,
Et ce sera de quoy mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grace, qu'au moins ces choses soient

ARNOLPHE.

(secrettes.)

Oh.

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions,
Un secret éventé rompt nos pretentions.
Je vous avoüeray donc avec pleine franchise,
Qu'icy d'une Beauté mon ame s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succes,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accez,

H ij

172 L'ESCOLE DES FEMMES,

Et sans trop me vanter, ne luy faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE *riant.*

Et c'est ?

HORACE *luy montrant le logis d'Agnes.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'icy que les murs sont rougis ;
Simple à la verité, par l'erreur sans seconde
D'un Homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui dans l'ignorance où l'on veut l'affervir,
Fait briller des attraits capables de ravir,
Un air tout engageant, je ne sçay quoy de tendre,
Dont il n'est point de cœur qui se puisse deffendre.
Mais, peut-estre, il n'est pas que vous n'ayez bié veu
Cé jeune Astre d'amour de tant d'attraits pourveu ;
C'est Agnes qu'on l'appelle.

ARNOLPHE *à part.*

A ! je creve.

HORACE.

Pour l'Homme,

C'est, je croy, de la Zouffe, ou Source, qu'on le
nomme,

Je ne me suis pas fort arresté sur le nom ;
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensez, non,
Et l'on m'en a parlé comme d'un Ridicule.
Le connoissez-vous point ?

ARNOLPHE *à part.*

La fascheuse pilule.

HORACE.

Eh ! vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Et ouy, je le connois.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas ?

COMEDIE.

ARNOLPHE.

Eh...

HORACE.

Qu'en dites-vous ? quoy ?

Eh ? c'est à dire ouy, Jaloux à faire rire ?
Sot ? je voy qu'il en est ce que l'on m'a pû dire.
Enfin l'aimable Agnes a sçeu m'assujettir,
C'est un joly bijou, pour ne vous point mentir,
Et ce seroit peché, qu'une Beauté si rare
Fust laissée au pouvoir de cet Homme bizarre.
Pour moy, tous mes efforts, tous mes vœux les
plus doux,
Vont à m'en rendre maistre, en dépit du jaloux ;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise,
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous sçavez mieux que moy, quelques soient nos
efforts,

Que l'argent est la clef de tous ces grands ressorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de testes,
En amour, comme en guerre, avance les conquestes.
Vous me semblez chagrin, seroit-ce qu'en effet
Vous desaproveriez le dessein que j'ay fait ?

ARNOLPHE.

Non, c'est que je songeois...

HORACE.

Cét entretien vous lasse ;

Adieu, j'iray chez vous tantost vous rendre grace.

ARNOLPHE.

Ah ! faut-il...

HORACE. *revenant.*

Derechef, veüillez estre discret,
Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret.

ARNOLPHE.

Que je sens dans mon ame...

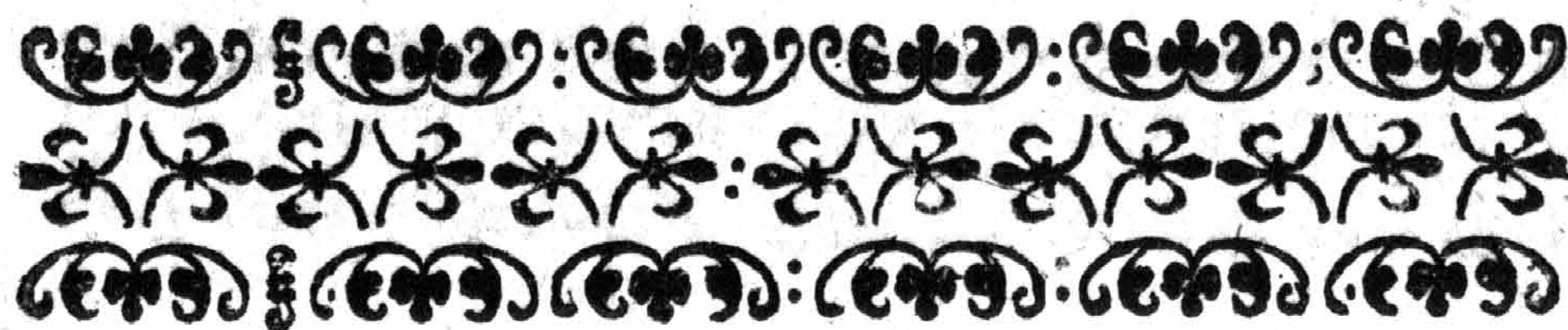
H iij

Et sur tout à mon Pere,
Qui s'en feroit peut-estre un sujet de colere.

ARNOLPHE *croyant qu'il revient encore.*

Oh...Oh, que j'ay souffert durant cét entretien!
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien,
Avec quelle imprudence, & quelle haste extreme,
Il m'est venu conter cette affaire à moy-mesme!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdy, montra-t'il jamais tant de fureur?
Mais ayant tant souffert, je devois me contraindre,
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et sçavoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons de le rejoindre, il n'est pas loin, je pense,
Tirons-en de ce fait l'entiere confidence.
Je tremble du mal-heur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

A R N O L P H E.

IL m'est, lors que j'y pense, avantageux
sans doute,
D'avoir perdu mes pas, & pû manquer sa route:
Car enfin, de mon cœur le trouble imperieux,
N'eust pû se renfermer tout entier à ses yeux,
Il eust fait éclater l'ennemy qui me devore,
Et je ne voudrois pas qu'il sceût ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas Homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux yeux d'un Damoiseau:
J'en veux rompre le cours, & sans tarder, apprendre
Jusqu'ou l'intelligence entr'eux a pû s'étendre:
J'y prens, pour mon honneur, un notable interest;
Je la regarde en Femme, aux termes qu'elle en est.
Elle n'a pû faillir, sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait, enfin est sur mon compte.
Eloignement fatal! Voyage mal-heureux! *Frapant à la porte.*



SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

ALAIN.
AH ! Monsieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez-ça tous deux :
Passez-là, passez-là. Venez-là, venez dis-je.

GEORGETTE.

Ah ! vous me faites peur, & tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi, qu'absent vous m'avez obey,
Et tous deux, de concert, vous m'avez tous trahy ?

GEORGETTE.

Eh ! ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure.

ALAIN *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE.

Ouf. Je ne puis parler, tant je suis prévenu,
Je suffoque, & voudrois me pouvoir metre nu.
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite,
Qu'un Homme soit venu... Tu veux prédre la fuite ?
Il faut que sur le champ... Si tu bouges... Je veux
Que vous me disiez.. Euh ? Ouy, je veux que
tous deux.....

Quiconque remura, par la mort, je l'affomme.
Comme est-ce que chez moy s'est introduit cét
Homme ?

Eh ! parlez, dépeschez, vifte, promptement, tost,
Sans resver, veut-on dire ?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah !

GEORGETTE.

Le cœur me faut.

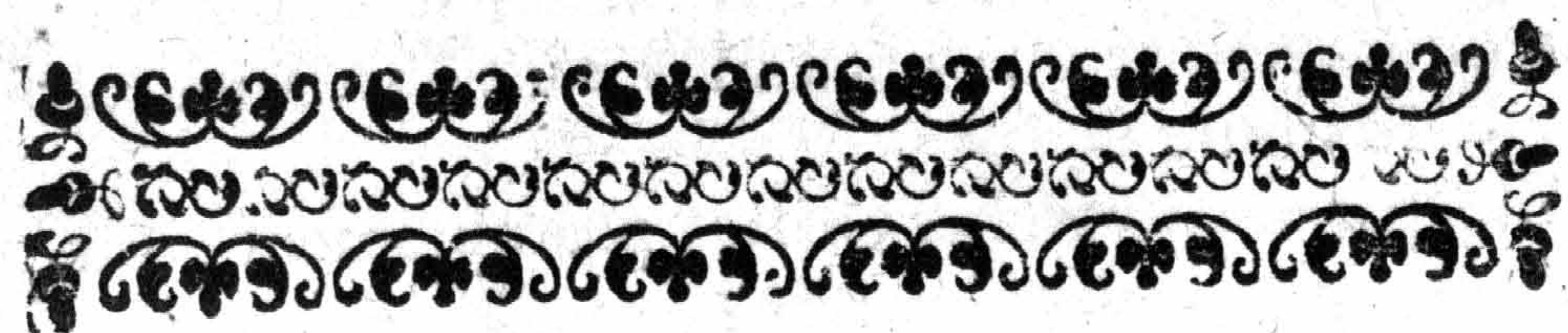
ALAIN.

Je meurs.

ARNOLPHE.

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine :
Il faut que je m'évente, & que je me promeine.
Aurois-je deviné, quand je l'ay veu petit,
Qu'il croistroit pour cela ! Ciel, que mon cœur pâtit !
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à moderer nostre ressentiment ;
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
Levez-vous, & rentrant, faites qu'Agnes descende.
Arrestez. Sa surprise en deviendroit moins grande,
Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'avertir,
Et moy-mesme je veux l'aller faire sortir,
Que l'on m'attende icy.





SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

MON DIEU, qu'il est terrible !
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux Chretien.

ALAIN.

Ce Monsieur l'a fasché, je te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder nostre Maistresse ?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sçauroit voir personne en approcher ?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie ?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient, de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Ouy ; mais pourquoy l'est-il ? & pourquoy ce cour-

ALAIN. (roux ?

C'est que la jalousie... Entens-tu bien, Georgette,
Est une chose... la... qui fait qu'on s'inquiette...
Et qui chasse les gens d'autour de la maison,
Je m'en vais te bailler une comparaison,

Afin de concevoir la chose davantage,
Dis-moy, n'est il pas vray, qu'ad tu tiens ton potage,
Que si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colere, & voudrois le charger ?

GEORGETTE.

Ouy, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme,
La Femme est en effet le potage de l'Homme,
Et quand un Homme voit d'autres Hômes par fois,
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussi tost une colere extreme.

GEORGETTE.

Ouy: mais pourquoy chacū n'é fait-il pas de mesme,
Et que nous en voyons qui paroissent joyeux,
Lors que leurs Femmes sont avec les beaux Messieurs ?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié gouluë,
Qui n'en veut que pour soy.

GEORGETTE.

Si je n'ay la berluë,

Je le voy qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est luy.

GEORGETTE.

Voy comme il est chagrin.

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennuy.



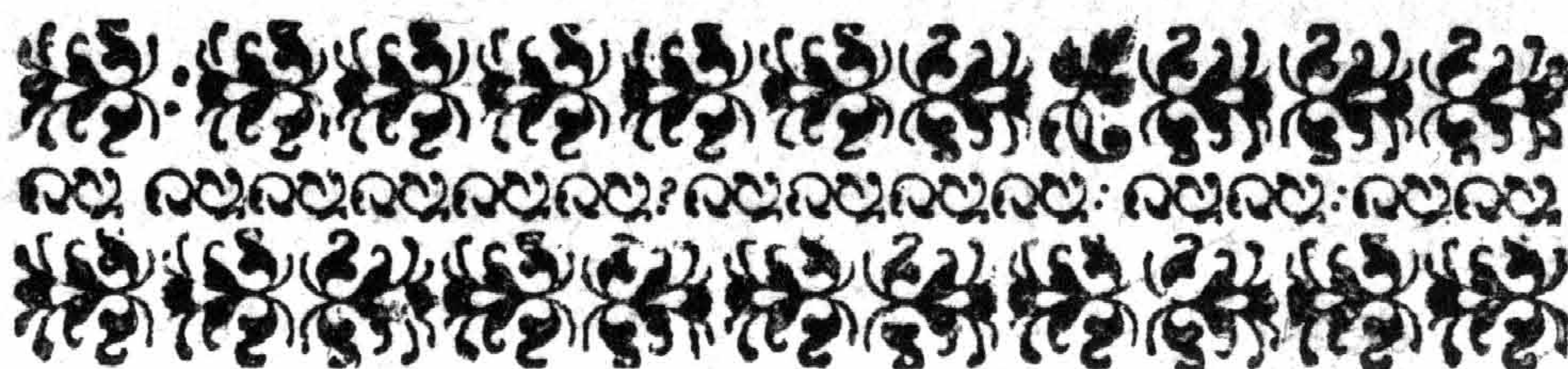
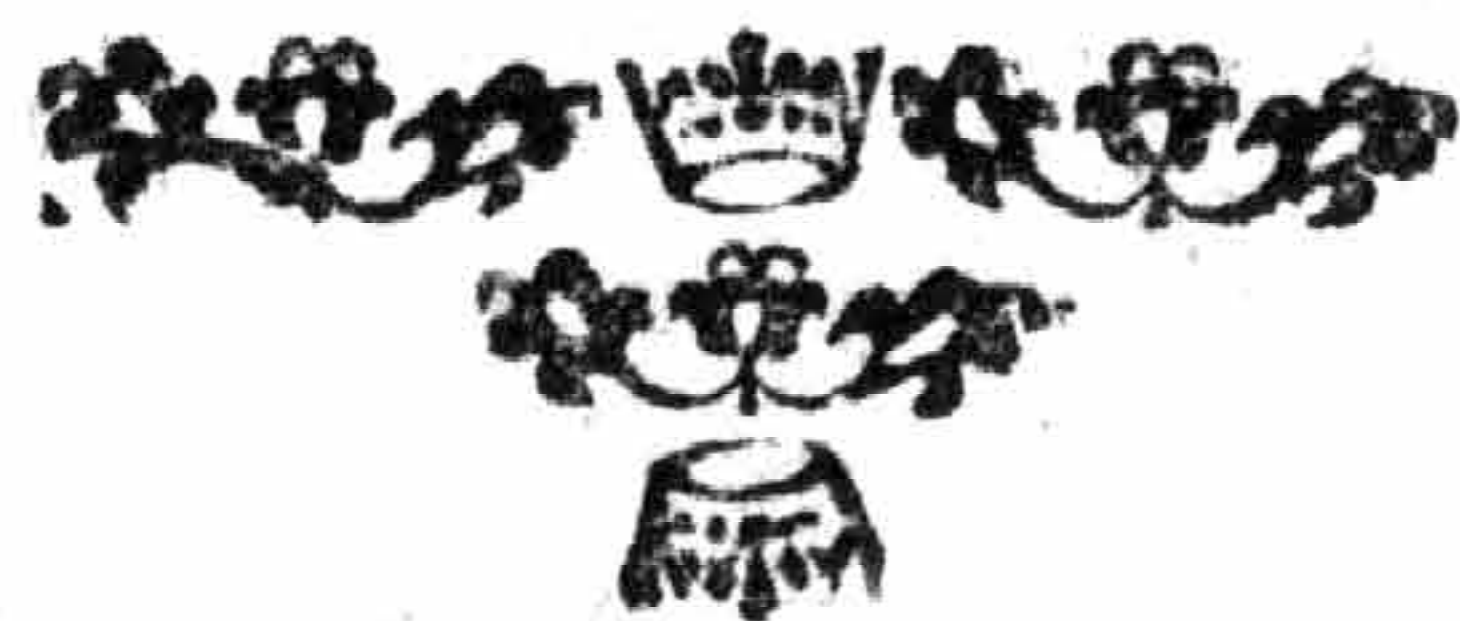


SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

UN certain Grec disoit à l'Empereur Auguste,
Comme une instruction utile, autant que juste,
Que lors qu'une aventure en colere nous met,
Nous devons, avant tout, dire nostre Alphabet.
Afin que dans ce temps la bile se tempere,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ay suivy sa leçon sur le sujet d'Agnes,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprés,
Sous pretexte d'y faire un tour de premenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puisse sur le discours la mettre adroitement,
Et luy sondant le cœur s'éclaircir doucement.
Venez, Agnes. Rentrez.



SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE,
LA promenade est belle.
AGNES.

Fort belle.

ARNOLPHE.
Le beau jour!
AGNES.

Fort beau.

ARNOLPHE.
Quelle nouvelle?
AGNES.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.
C'est dommage : mais quoy ?

Nous sommes tous mortels, & chacun est pour soy.
Lors que j'estois aux champs, n'a-t'il point fait de
AGNES. (pluye ?

Non.

ARNOLPHE.
Vous ennuyoit-il ?
AGNES.
Jamais je ne m'ennuye.

32 L'ESCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces nœuf ou dix jours-cy ?

AGNES.

Six chemises, je pense, & six coiffes aussi.

ARNOLPHE *ayant un peu resué.*

Le monde, chere Agnes, est une étrange chose,

Voyez la médifance, & comme chacun cause.

Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme
inconnu,

Estoit en mon absence à la maison venu ;

Que vous aviez souffert sa veuë & ses harangues :

Mais je n'ay point pris foy sur ces meschantes
langués,

Et j'ay voulu gager que c'estoit faussement....

AGNES.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vrayment.

ARNOLPHE.

Quoy ! c'est la verité qu'un homme....

AGNES.

Chose seure.

Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE *à part.*

Cét adveu qu'elle fait avec sincerité,

Me marque pour le moins son ingenuité.

Mais il me semble, Agnes, si ma memoire est bonne,

Que j'avois deffendu que vous vissiez personne.

AGNES.

Ouy : mais quand je l'ay veu, vous ignoriez
pourquoy,

Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moy.

ARNOLPHE.

Peut-estre : mais enfin, contez-moy cette Histoire.

AGNES.

Elle est fort étonnante & difficile à croire.

COMEDIE.

183

J'estois sur le Balcon à travailler au frais,
Lors que je vis passer sous les arbres d'auprés
Un jeune homme bien fait, qui recontrant ma veuë,
D'une humble reverence aussi tost me saluë :

Moy, pour ne point manquer à la civilité,

Je fis la reverence aussi de mon costé.

Soudain, il me refait une autre reverence :

Moy, j'en refais de mesme une autre en diligence ;

Et luy d'une troisiéme aussi tost repartant,

D'une troisiéme aussi j'y repars à l'instant.

Il passe, vient, repasse, & toujourns de plus belle

Me fait à chaque fois reverence nouvelle :

Et moy, qui tous ces tours fixement regardois,

Nouvelle reverence aussi je luy rendois.

Tant, que si sur ce point la nuit ne fut venuë,

Toujourns comme cela je me serois tenuë ;

Ne voulant point ceder ny recevoir l'ennuy,

Qu'il me pust estimer moins civile que luy.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNES.

Le lendemain estant sur nostre porte,

Une vieille m'aborde en parlant de la sorte.

Mon enfant, le bon Dieu puisse-t'il vous benir,

Et dans tous vos attraits long-téps vous maintenir.

Il ne vous a pas fait une belle personne,

Afin de mal-user des choses qu'il vous donne ;

Et vous devez sçavoir que vous avez blessé

Un cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'huy forcé.

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! supost de Sathan, execrable damnée.

AGNES.

Moy, j'ay blessé quelqu'un ? fis-je toute étonnée.

Ouy, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon;
 Et c'est l'homme qu'hier vous vistes du Balcon.
 Helas! qui pourroit, dis-je, en avoir esté cause?
 Sur luy sans y penser, fis-je choir quelque chose?
 Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
 Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
 Hé, mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde,
 Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?
 Ouy, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
 Ma fille, ont un venin que vous ne sçavez pas.
 En un mot, il languit le pauvre miserable;
 Et s'il faut, poursuit la vieille charitable,
 Que vostre cruauté luy refuse un secours,
 C'est un homme à porter en terre dans deux jours.
 Mon Dieu! j'en aurois, dis-je, une douleur bien
 grande.

Mais pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande?
 Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
 Que le bien de vous voir & vous entretenir:
 Vos yeux peuvent eux seuls empescher sa ruine,
 Et du mal qu'ils ont fait estre la medecine.
 Helas! volontiers, dis-je, & puis qu'il est ainsi,
 Il peut tant qu'il voudra me venir voir icy.

ARNOLPHE *à part.*

'Ah! forcierre maudite, empoisonneuse d'ames,
 Puisse l'Enfer payer tes charitables trames.

AGNES.

Voila comme il me vit, & receut guerison.
 Vous-mesme, à vostre avis, n'ay-je pas eu raison?
 Et pouvois-je, apres tout, avoir la conscience
 De le laisser mourir faute d'une assistance?
 Moy qui compatis tât aux gens qu'on fait souffrir,
 Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE *bas.*

Tout cela n'est party que d'une ame innocente;
 Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
 Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs,
 Exposée aux aguets des rusez seducteurs.
 Je crains que le pendart, dans ses vœux temeraires,
 Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNES.

Qu'avez-vous? vous grôdez ce me semble, un petit;
 Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ay dit?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette veuë apprenez-moy les suites,
 Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNES.

Helas! si vous sçaviez comme il estoit ravy;
 Comme il perdit son mal, si-tost que je le vy;
 Le present qu'il m'a fait d'une belle cassette,
 Et l'argent qu'en ont eu nostre Alain & Georgette;
 Vous l'aimeriez sans doute, & diriez comme nous.

ARNOLPHE.

Ouy, mais que faisoit-il estant seul avec vous?

AGNES.

Il disoit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
 Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
 Des choses que jamais rien ne peut égaler;
 Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
 La douceur me chatoüille, & là dedans remuë
 Certain je ne sçay quoy, dont je suis toute émeuë.

ARNOLPHE *à part.*

O fâcheux examen d'un mystere fatal,
 Où l'examinateur souffre seul tout le mal!

à Agnes.

Outre tous ces discours, toutes ces gentilleses,
 Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

A G N E S.

Oh tant, il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baiser il n'estoit jamais las.

A R N O L P H E.

Ne vous a-t'il point pris, Agnes, quelque autre chose.
La voyant interdite.

Ouf.

A G N E S.

Hé, il m'a....

A R N O L P H E.

Quoy?

A G N E S.

Pris....

A R N O L P H E.

Euh?

A G N E S.

Le....

A R N O L P H E.

Plait-il?

A G N E S.

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-estre contre moy.

A R N O L P H E.

Non.

A G N E S.

Si fait.

A R N O L P H E.

Mon Dieu ! non.

A G N E S.

Jurez donc vostre foy.

A R N O L P H E.

Ma foy, soit.

A G N E S.

Il m'a pris, vous serez en colere.

A R N O L P H E.

Non.

A G N E S.

Si.

A R N O L P H E.

Non, non, non, non ! Diantre, que de mystere !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

A G N E S.

Il....

A R N O L P H E *à part.*

Je souffre en damné.

A G N E S.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
A vous dire le vray, je n'ay pû m'en deffendre.

A R N O L P H E *reprenant haleine.*

Passé pour le ruban. Mais je voulois apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

A G N E S.

Comment ? Est-ce qu'on fait d'autres choses ?

A R N O L P H E.

Non pas.

Mais pour guerir du mal qu'il dit qui le possede,
N'a-t'il pas exigé sur vous d'autre remede.

A G N E S.

Non. Vous pourrez juger s'il en eust demandé,
Que pour le secourir j'aurois tout accordé.

A R N O L P H E

Grace aux bontez du Ciel, j'en suis quitte à bon
conte.

Si j'y retombe plus je veux bien qu'on m'affronte.
Chut. De vostre innocence, Agnes, c'est un effet ;
Je ne vous en dis mot, ce qui s'est fait est fait,
Je sçay qu'en vous flattant le Galant ne desire
Que de vous abuser, & puis apres s'en rire.

A G N E S.

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moy.

A R N O L P H E.

Ah ! vous ne sçavez pas ce que c'est que la foy.
Mais enfin, apprenez qu'accepter des caffettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes ;
Que se laisser par eux à force de langueur
Baïser ainsi les mains, & chatouïller le cœur,
Est un peché mortel des plus gros qu'il se fasse.

A G N E S.

Un peché, dites-vous, & la raison de grace ?

A R N O L P H E.

La raison ? la raison, est l'arrest prononcé,
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

A G N E S.

Courroucé. Mais pourquoy faut-il qu'il s'en courrouce ?

C'est une chose, hélas ! si plaisante & si douce
J'admire quelle joye on gouste à tout cela,
Et je ne sçavois point encore ces choses-là.

A R N O L P H E.

Ouy, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,

Ces propos si gentils, & ces douces careffes ;
Mais il faut le goûter en toute honnesteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit osté.

A G N E S.

N'est-ce plus un peché lors que l'on se marie ?

A R N O L P H E.

Non.

A G N E S.

Mariez-moy donc promptement, je vous prie.

A R N O L P H E.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit icy.

A G N E S.

Est-il possible ?

A R N O L P H E.

Ouy.

A G N E S.

Que vous me ferez aise ?

A R N O L P H E.

Ouy, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise ?

A G N E S.

Vous nous voulez, nous deux ?...

A R N O L P H E.

Rien de plus assuré.

A G N E S.

Que si cela se fait, je vous caresseray !

A R N O L P H E.

Hé, la chose sera de ma part reciproque.

A G N E S.

Je ne reconnois point, pour moy, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon ?

(que,

A R N O L P H E.

Ouy, vous le pourrez voir.

A G N E S.

Nous serons mariez ?

A R N O L P H E.

Ouy.

A G N E S.

Mais quand ?

A R N O L P H E.

Dés ce soir.

A G N E S *riant.*

Dés ce soir ?

190 L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.
Dés ce soir. Cela vous fait donc rire?
AGNES.

Ouy.
ARNOLPHE.
Vous voir bien contente, est ce que je desire,
AGNES.

Helas ! que je vous ay grande obligation !
Et qu'avec luy j'auray de satisfaction !
ARNOLPHE.

Avec qui ?
AGNES.
Avec....là.

ARNOLPHE.
Là....là n'est pas mon compte :
A choisir un mary, vous estes un peu prompte.
C'est un autre en un mot que je vous tiés tout prest,
Et quant au Monsieur, là. Je pretens, s'il vous plaist,
Deust le mettre au tombeau le mal dont il vous
berce,
Qu'avec luy desormais vous rompiez tout com-
merce ;

Que venant au logis, pour vostre compliment
Vous luy fermiez au nez la porte honnestement,
Et luy jettant, s'il heurte, un grez par la fenestre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroistre.
M'entendez-vous, Agnes? Moy, caché dans un coin,
De vostre procedé je seray le témoin.

AGNES.
Las ! il est si bien fait ; c'est...

ARNOLPHE.

Ah que de langage!

AGNES.
Je n'auray pas le cœur...

COMEDIE.
ARNOLPHE.

191

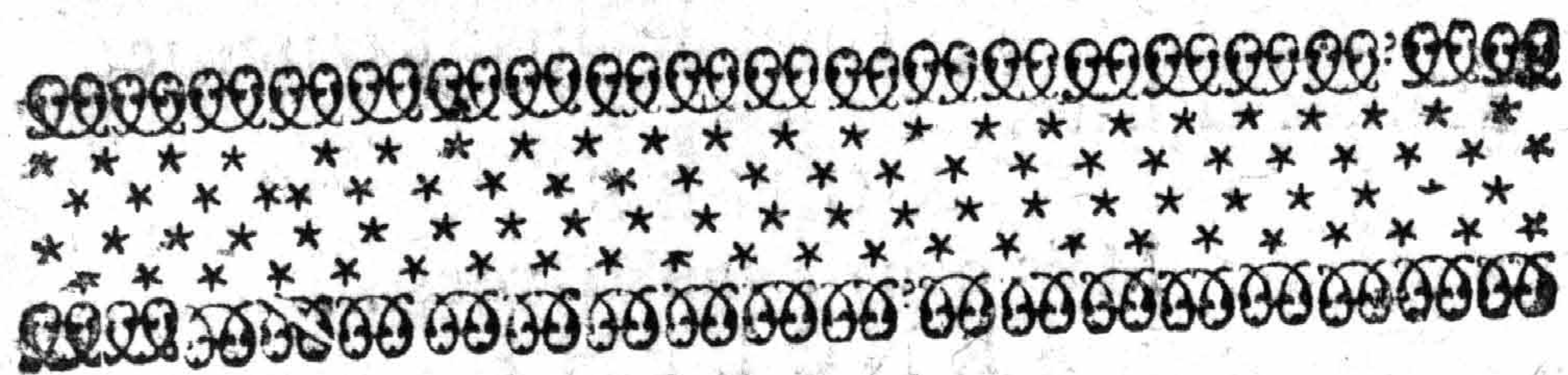
Point de bruit davantage,
Montez là-haut.

AGNES.
Mais quoy, voulez-vous....
ARNOLPHE.

C'est assez.
Je suis Maistre, je parle, allez, obeissez.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN

GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Uy, tout a bien esté, ma joye est sans pareille,

Vous avez là suivy mes ordres à merveille,
 Confondu de tout poinct le blondin seducteur;
 Et voila dequoy sert un sage directeur.
 Vostre innocence, Agnes, avoit esté surprise,
 Voyez, sans y penser où vous vous estiez mise.
 Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
 Le grand chemin d'Enfer & de perdition.
 De tous ces Damoiseaux on sçait trop les coûtumes,
 Ils ont de beaux canons, force rubans, & plumes,
 Grands cheveux, belles dents, & des propos fort
 doux:

Mais comme je vous dis, la griffe est là dessous.

Et

Et ce sont vrais Satans, dont la gueule alterée
 De l'honneur féminin cherche à faire curée:
 Mais encore une fois, grace au soin apporté,
 Vous en estes sortie avec honnesteté.

L'air dont je vous ay veu luy jeter cette pierre,
 Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
 Me confirme encor mieux à ne point differer
 Les Nopces, où je dis qu'il vous faut preparer.
 Mais avant toute chose il est bon de vous faire
 Quelque petit discours, qui vous soit salutaire.
 Un siege au frais icy. Vous, si jamais en rien...

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien,
 Cét autre Monsieur là nous en faisoit accroire:
 Mais...

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire,
 Aussi bien est-ce un sot, il nous a l'autre fois
 Donné deux escus d'or qui n'estoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je desire,
 Et pour nostre contract, comme je viens de dire,
 Faites venir icy l'un ou l'autre au retour,
 Le Notaire qui loge au coin de ce carfour.





SCENE II.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *assis.*

A Gnes, pour m'écouter, laissez-là vôtre ouvrage,
 Levez un peu la teste, & tournez le visage:
 Là, regardez-moy là, durant cét entretien;
 Et jusqu'au moindre mot imprimez-le vous bien.
 Je vous épouse, Agnés, & cent fois la journée
 Vous devez benir l'heure de vôtre destinée,
 Contempler la bassesse où vous avez esté,
 Et dans le mesme temps admirer ma bonté,
 Qui de ce vil estat de pauvre Villageoise,
 Vous fait monter au rang d'honorable Bourgeoise,
 Et joiir de la couche & des embrassemens,
 D'un homme qui fuyoit tous ces engagements;
 Et dont à vingt partis fort capables de plaire,
 Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
 Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
 Le peu que vous estiez sans ce nœud glorieux,
 Afin que cét objet d'autant mieux vous instruisse,
 A meriter l'estat où je vous auray mise;
 A toujours vous connoistre, & faire qu'à jamais
 Je puisse me louer de l'acte que je fais.
 Le mariage, Agnes, n'est pas un badinage,
 A d'austeres devoirs le rang de femme engage;

Et vous n'y montez pas, à ce que je pretens,
 Pour estre libertine & prendre du bon temps.
 Vôtre sexe n'est là que pour la dépendance;
 Du costé de la barbe est la toute-puissance:
 Bien qu'on soit deux moitez de la société,
 Ces deux moitez pourtant n'ont point d'égalité;
 L'un est moitié suprême, & l'autre subalterne,
 L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne;
 Et ce que le soldat dans son devoir instruit,
 Montre d'obéissance au Chef qui le conduit,
 Le Valet à son Maistre, un Enfant à son Pere,
 A son Superieur le moindre petit Frere,
 N'approche point encor de la docilité,
 Et de l'obéissance, & de l'humilité,
 Et du profond respect, où la femme doit estre
 Pour son Mary, son Chef, son Seigneur, & son
 Maistre.

Lors qu'il jette sur elle un regard serieux,
 Son devoir aussi-tost est de baisser les yeux;
 Et de n'oser jamais le regarder en face,
 Que quand d'un doux regard il luy veut faire grace;
 C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'huy,

Mais ne vous gastez pas sur l'exemple d'autruy.
 Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
 Dont par toute la Ville on chante les fredaines:
 Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
 C'est à dire, d'oüir aucun jeune blondin.
 Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne;
 C'est mon honneur, Agnes, que je vous abandonne,
 Que cét honneur est tendre, & se blesse de peu;
 Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu;
 Et qu'il est aux Enfers des chaudieres boüillantes,
 Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes,

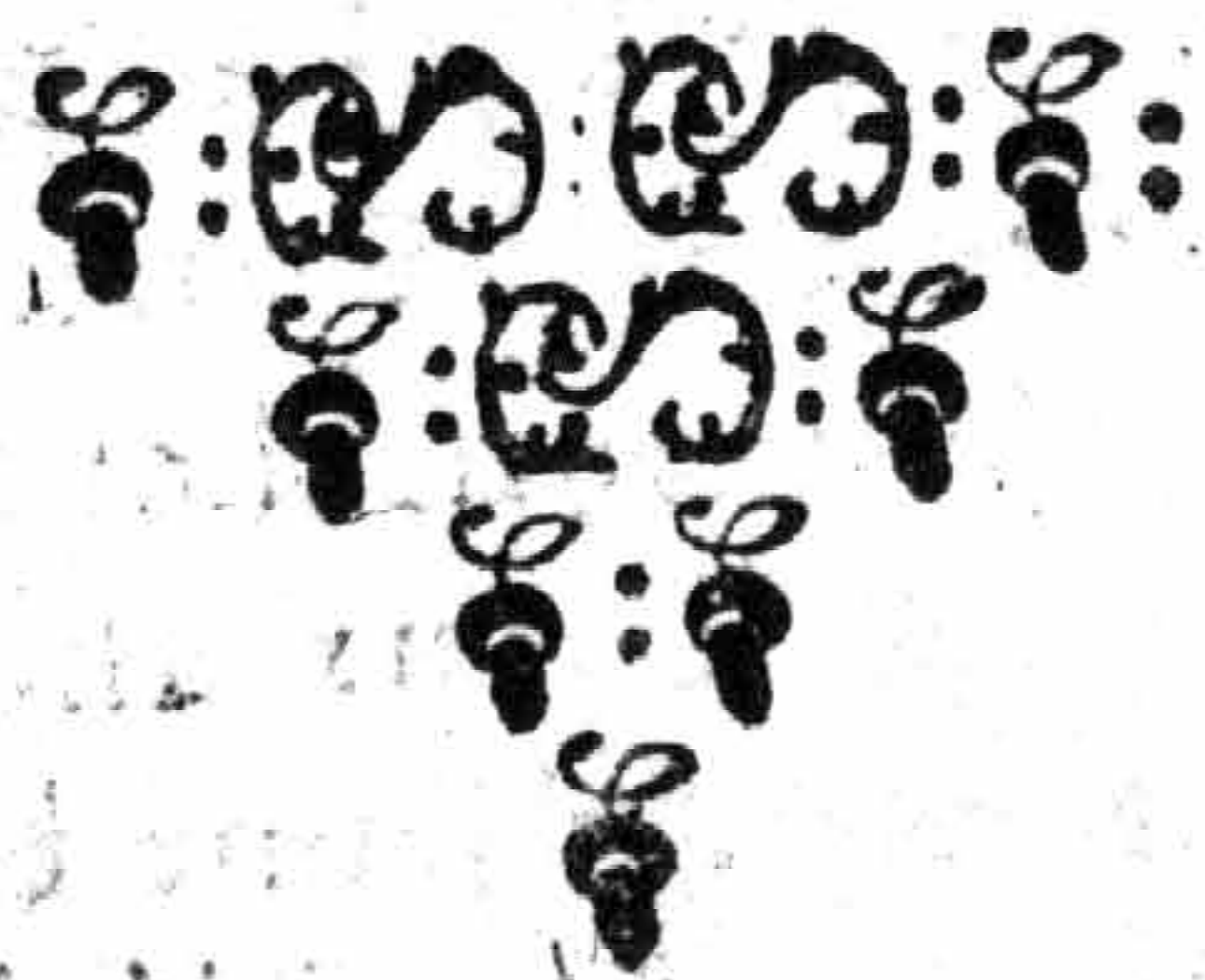
196 L'ESCOLE DES FEMMES,
Ce que je vous dis là ne sont que des chansons,
Et vous devez du cœur devorer les leçons.
Si vostre ame les fuit & fuit d'estre coquette,
Elle sera toujours comme un lis blanche & nette :
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux-bôd,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.
Vous paroistrez à tous un object effroyable,
Et vous irez un jour, vray partage du diable,
Boüillir dans les Enfers à toute éternité,
Dont vous veüille garder la Celeste bonté.
Faites la reverence. Ainsi qu'une Novice
Par cœur dans le Convent doit sçavoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant :
Et voicy dans ma poche un écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'Autheur : mais c'est quelque bonne
ame ;

Et je veux que ce soit vostre unique entretien.

Il se leve.

Tenez ; voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNES *lit.*



LES MAXIMES
DU MARIAGE,
OU
LES DEVOIRS
DE LA FEMME MARIE'E.

Avec son Exercice journalier.

I. MAXIME.

*C*elle qu'un lien honneste ;
Fait entrer au liêt d'autruy ;
Doit se mettre dans la teste,
Malgré le train d'aujourd'huy,
Que l'homme qui la prend, ne la prend que
pour luy.

ARNOLPHE.

Je vous expliqueray ce que cela veut dire :
Mais pour l'heure presente il ne faut rien que lire.

AGNES *poursuit.*

II. MAXIME.

Elle ne se doit parer,
 Qu'autant que peut desirer
 Le mary qui la possede.
 C'est luy qui touche seul le soin de sa beauté;
 Et pour rien doit estre conté,
 Que les autres la trouvent laide.

III. MAXIME.

Loin, ces estudes d'œillades,
 Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
 Et mille ingrediens qui font des teins fleuris.
 A l'honneur tous les jours ce sont drogues
 mortelles,
 Et les soins de paroistre belles
 Se prennent peu pour les maris.

IV. MAXIME.

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur
 l'ordonne,
 Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups;
 Car pour bien plaire à son Epoux,
 Elle ne doit plaire à personne.

V. MAXIME.

Hors ceux dont au mary la visite se rend,
 La bonne regle deffend
 De recevoir aucune ame;
 Ceux qui de galante humeur,
 N'ont affaire qu'à Madame,
 N'accommodent pas Monsieur.

VI. MAXIME.

Il faut des presens des hommes
 Qu'elle se deffende bien;
 Car dans le siecle où nous sommes,
 On ne donne rien pour rien.

VII. MAXIME.

Dans ses meubles, deût-elle en avoir de l'en-
 nuy,
 Il ne faut écritoire, ancre, papier ny plumes;
 Le mary doit, dans les bonnes coûtumes,
 Ecrire tout ce qui s'écrit chez luy.

VIII. MAXIME.

Ces societez déreglées,
 Qu'on nomme belles assemblées,
 Des fêmes tous les jours corrompent les esprits,
 En bonne Politique on les doit interdire;
 Car c'est là que l'on conspire
 Contre les pauvres maris.

IX. MAXIME.

*Toute femme qui veut à l'honneur se voir,
Doit se deffendre de joïer,
Comme d'une chose funeste:
Car le jeu fort decevant,
Pousse une femme souvent
A joïer de son reste.*

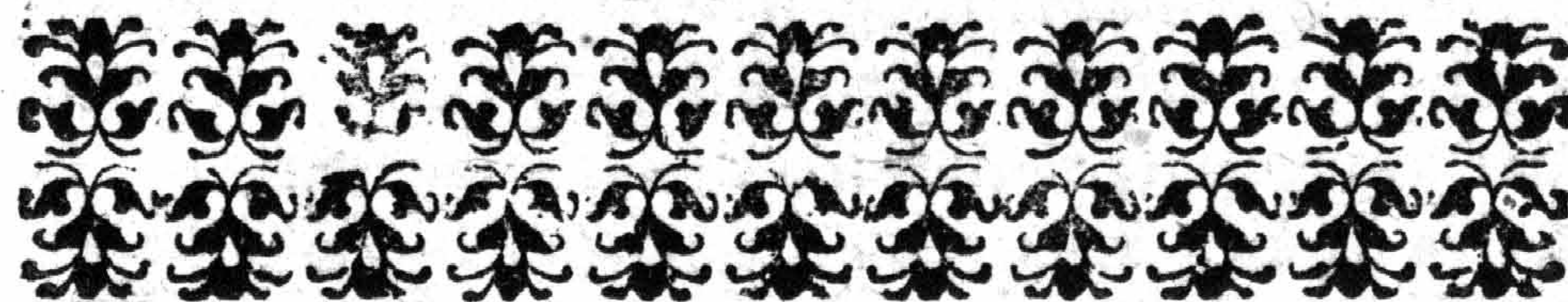
X. MAXIME.

*Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaye,
Selon les prudens cerveaux,
Le mary dans ces cadeaux
Est toujours celuy qui paye.*

XI. MAXIME.

ARNOLPHE.

*Vous acheverez seule, & pas à pas tantost
Je vous expliqueray ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire:
Je n'ay qu'un mot à dire, & ne tarderay guere;
Rentrez, & conservez ce Livre chèrement,
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment,*



SCENE III.

ARNOLPHE.

IE ne puis faire mieux que d'en faire ma femme,
Ainsi que je voudray, je tourneray cette ame:
Côme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je luy puis donner la forme qui me plaist.
Et s'en est peu fallu, que durant mon absence,
On ne m'ait attrappé par son rop d'innocence:
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire verité,
Que la femme qu'on a peche de ce costé.
De ces sortes d'erreurs le remede est facile,
Toute personne simple aux leçons est docile;
Et si du bon chemin on l'a fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre beste,
Nostre sort ne dépend que de sa seule teste:
De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignemens ne font là que blanchir.
Son bel esprit luy sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes;
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue,
Une femme d'esprit est un diable en intrigue;
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de nostre honneur, il faut passer le pas.

Beaucoup d'honnestes gens en pourroient bien que
 Enfin mon étourdy n'aura pas lieu d'en rire. [dire.
 Par son trop de caquet il a ce qu'il luy faut,
 Voila de nos François l'ordinaire défaut.
 Dans la possession d'une bonne fortune,
 Le secret est toujours ce qui les importune,
 Et la vanité sottte a pour eux tant d'appas,
 Qu'ils se pendroient plustost que de ne causer pas.
 O que les femmes sont du Diable bien tentées,
 Lors qu'elles vont choisir ces testes éventées ;
 Et que....Mais le voicy: cachés-nous toujours bien,
 Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.



SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

JE reviens de chez vous, & le destin me montre
 Qu'il n'a pas resolu que je vous y rencontre.
 Mais j'iray tant de fois, qu'enfin quelque momēt....

ARNOLPHE.

Hé mon Dieu, n'entrons point dans ce vain com-
 pliment.

Rien ne me fasche tant que ces ceremonies,
 Et si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
 C'est un maudit usage, & la pluspart des gens
 Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.

Mettōs donc, sans façons. Hé bien, vos amourettes ?
 Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en
 estes ?

J'estois tantost distrait par quelque vision ;
 Mais depuis là-dessus j'ay fait reflexion :
 De vos premiers progresz j'admire la vitesse,
 Et dans l'évenement mon ame s'interesse.

HORACE.

Ma foy, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
 Il est à mon amour arrivé du mal-heur.

ARNOLPHE.

Oh, oh ! comment cela ?

AGNES.

La fortune cruelle,
 A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel mal-heur !

HORACE.

Et de plus, à mon tres-grand regret,
 Il a sçeu de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t'il si tost appris cette aventure ?

HORACE.

Je ne sçay : mais enfin c'est une chose seure.
 Je pensois aller rendre, à mon heure, à peu près,
 Ma petite visite à ses jeunes attraits,
 Lors que changeant pour moy de ton & de visage,
 Et Servante & Valet m'ont bouché le passage.
 Et d'un ; *retirez-vous, vous nous importunez*,
 M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez ?

HORACE.

Au nez.

Lvj

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ay voulu leur parler au travers de la porte :
 Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
 C'est, *vous n'entrerez point, Monsieur l'a deffendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE.

Non. Et de la fenestre

Agnes m'a confirmé le retour de ce Maistre,
 En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
 Accompagné d'un grez que sa main a jetté.

ARNOLPHE.

Comment d'un grez ?

HORACE.

D'un grez de taille non petite,
 Dont on a par ses mains regalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela ;
 Et je trouve fascheux l'estat où vous voila.

HORACE.

Il est vray, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes j'en suis fasché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Ouy, mais cela n'est rien,

Et de vous racrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer par quelque intelligence,
 De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile, & la fille, apres tout,
 Vous aime.

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espere.

ARNOLPHE.

Le grez vous a mis en déroute,

Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute,

Et j'ay compris d'abord que mon homme estoit là,
 Qui sans se faire voir conduisoit tout cela.
 Mais ce qui m'a surpris, & qui va vous surprendre,
 C'est un autre accident que vous allez entendre,
 Un trait hardy qu'a fait cette jeune beauté,
 Et qu'on n'attendoit point de sa simplicité.
 Il le faut avouer, l'amour est un grand maistre,
 Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'estre ;
 Et souvent de nos mœurs l'absolu changement,
 Devient par ses leçons le plaisir d'un moment.
 De la nature en nous il force les obstacles,
 Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
 D'un avare à l'instant il fait un liberal ;
 Un Vaillant d'un Poltron ; un Civil d'un Brutal ;
 Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
 Et donne de l'esprit à la plus innocente.
 Ouy, ce dernier miracle éclate dans Agnes,
 Car tranchant avec moy par ces termes expres ;
Retirez-vous, mon ame aux visites renonce ;
Je sçay tous vos discours, & voila ma réponse.

Cette pierre ou ce grez dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre est tombé à mes pieds ;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée,
Avec le sens des mots, & la pierre jettée.
D'une telle action, n'estes-vous pas surpris ?
L'Amour sçait-il pas l'art d'aiguiser les esprits ?
Et peut-on me nier que ses flames puissantes,
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?
Que dites-vous du tour, & de ce mot d'écrit ?
Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personna-

nage,

A joué mon jaloux dans tout ce badinage.
Dites....

ARNOLPHE.

Ouy fort plaisant.

HORACE.

Arnolphe rit d'un ris forcé.

Riez-en donc un peu.

Cét homme gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez luy se retranche, & de grez fait parade,
Comme si j'y voulois entrer par escalade,
Qui pour me repousser dans un bizarre effroy,
Anime du dedans tous ses gens contre moy,
Et qu'abuse à ses yeux par sa machine mesme,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extreme,
Pour moy je vous l'avouë, encor que son retour
En un grand embarras jette icy mon amour ;
Je tiens cela plaisant autant qu'on sçauroit dire,
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire ;
Et vous n'en riez pas assez à mon avis.

ARNOLPHE *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moy, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en amy je vous montre la lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a sçeu l'y
mettre :

Mais en termes touchans, & tous pleins de bonté,
De tendresse innocente, & d'ingenuité.
De la maniere enfin que la pure nature
Exprime de l'Amour la premiere blessure.

ARNOLPHE *bas.*

Voilà, friponne, à quoy l'écriture te sert,
Et contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

JE veux vous escrire, & je suis bien en pei-
ne par où je m'y prendray. I'ay des pensées
que je desirerois que vous sceussiez : mais je
ne sçay comment faire pour vous les dire, &
je me deffie de mes paroles. Comme je comen-
ce à connoistre qu'on m'a toujourns tenuë dans
l'ignorance, j'ay peur de mettre quelque cho-
se qui ne soit pas bien, & d'en dire plus que
je ne devrois. En verité je ne sçay ce que
vous m'avez fait ; mais je sens que je suis
faschée à mourir de ce qu'on me fait faire
contre vous, que j'auray toutes les peines du
monde à me passer de vous, & que je serois
bien aise d'estre à vous. Peut-estre qu'il y a
du mal à dire tout cela ; mais enfin je ne puis
m'empescher de le dire, & je voudrois que

208 L'ESCOLE DES FEMMES,
*cela se püst faire, sans qu'il y en eust. On
me dit fort, que tous les jeunes hommes sont
des trompeurs, qu'il ne les faut point écou-
ter; & que tout ce que vous me dites, n'est
que pour m'abuser: mais je vous assure, que
je n'ay pü encore me figurer cela de vous;
& je suis si touchée de vos paroles, que je
ne scaurois croire qu'elles soient menteuses.
Dites-moy franchement ce qui en est: car
enfin, comme je suis sans malice, vous au-
riez le plus grand tort du monde, si vous
me trompiez; & je pense que j'en mourrois
de déplaisir.*

ARNOLPHE.

Hom chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moy? rien; c'est que je touffe.

HORACE.

*Avez-vous jamais veu d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,
De gâter méchamment ce fonds d'ame admirable;
D'avoir dans l'ignorance & la stupidité,
Voulu de cét esprit étouffer la clarté?
L'Amour a commencé d'en déchirer le voile;
Et si par la faveur de quelque bonne estoile,
Je puis, comme j'espere, à ce franc animal,
Ce traistre, ce boureau, ce faquin, ce brutal.*

COMEDIE.
ARNOLPHE.

209

Adieu.

HORACE.

Comment si viste?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée

Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne scauriez-vous point, comme on la tiens
de prés,

Qui dans cette maison pourroit avoir accès?
J'en use sans scrupule, & ce n'est pas merveille,
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille.
Je n'ay plus là dedans que gens pour m'observer,
Et servante & valet que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pü
prendre,

Adoucy leur rudesse à me vouloir entendre.

J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un genie à vray dire au dessus de l'humain.

Elle m'a dans l'abord servy de bonne sorte:

Mais depuis quatre jours la pauvre fême est morte.

Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?

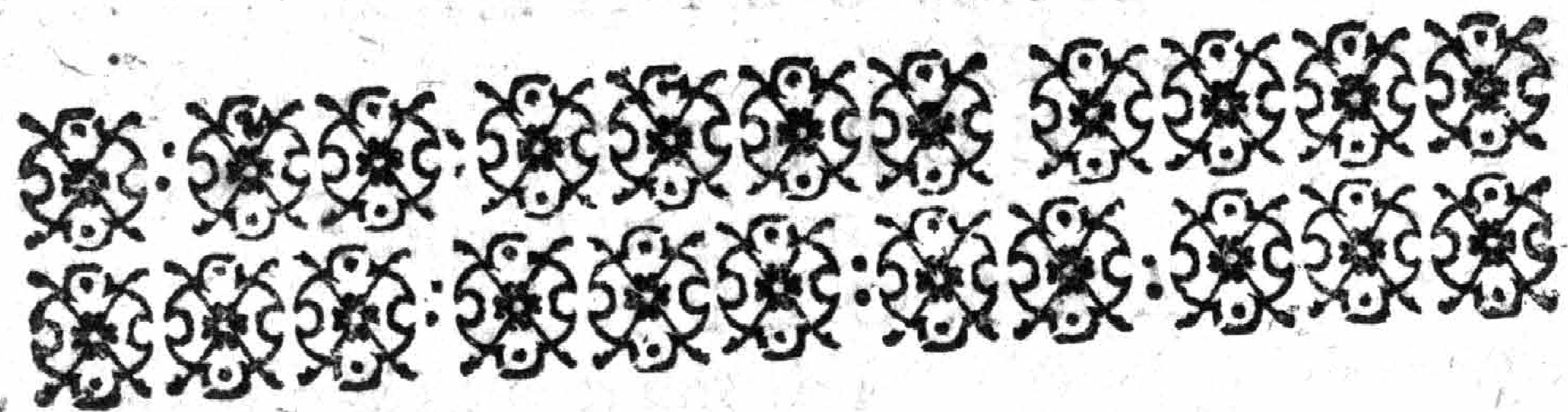
ARNOLPHE.

Non vrayment, & sans moy vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.





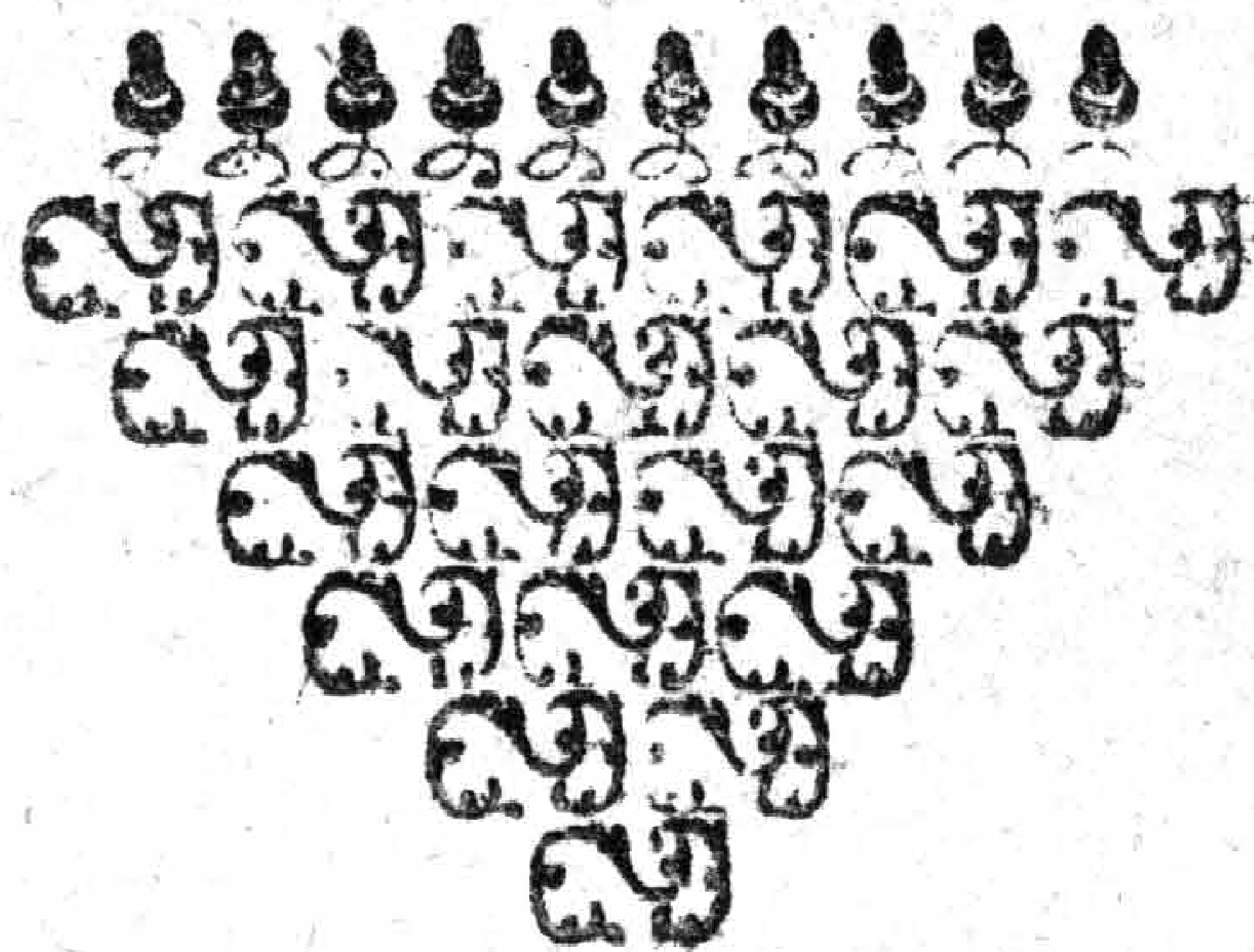
SCENE V.

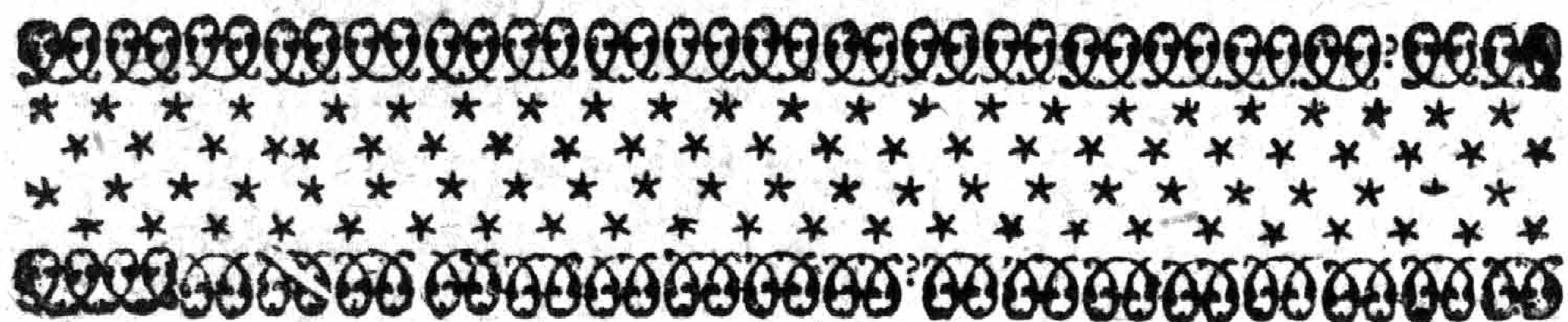
ARNOLPHE.

Comme il faut devant luy que je me mortifie,
 Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !
 Quoy ? pour une innocente, un esprit si present !
 Elle a feint d'estre telle à mes yeux, la traistresse ;
 Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse.
 Enfin me voila mort par ce funeste écrit,
 Je voy qu'il a, le traistre, empaumé son esprit,
 Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle ;
 Et c'est mon desespoir, & ma peine mortelle.
 Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
 Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
 J'enrage de trouver cette place usurpée,
 Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
 Je sçay que pour punir son amour libertin,
 Je n'ay qu'à laisser faire à son mauvais destin,
 Que je seray vangé d'elle par elle-mesme :
 Mais il est bien fascheux de perdre ce qu'on aime.
 Ciel ! puisque pour un choix j'ay tant philosophé,
 Faut-il de ses appas m'estre si fort coëffé ?
 Elle n'a ny parens, ny support, ny richesse,
 Elle trahit mes soins, mes bontez, ma tendresse,
 Et cependant je l'aime, apres ce lasche tour,
 Jusqu'à ne me pouvoir passer de cét amour.

Sot, n'as-tu point de honte ? Ah je creve, j'enrage,
 Et je souffleterois mille fois mon visage.
 Je veux entrer un peu : mais seulement pour voir
 Quelle est sa contenance apres un trait si noir,
 Ciel ! faites que mon front soit exempt de disgrace ;
 Ou bien s'il est écrit, qu'il faille que j'y passe,
 Donnez-moy, tout au moins pour de tels accidens,
 La constance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

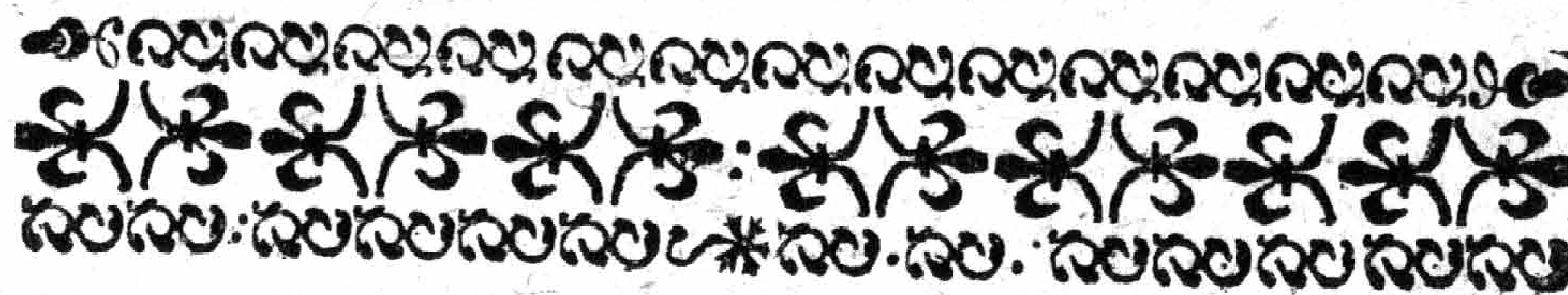
ARNOLPHE.

A'y peine, je l'avouë, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarasse,
Pour pouvoir mettre un ordre & dedans & de-
hors,

Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traistresse a soustenu ma veuë!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émeuë,
Et bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
Plus en la regardant je la voyois tranquile,
Plus je sentoïis en moy s'échauffer une bile;
Et ces bouïllans transpors dont s'enflammoit mon
cœur,

Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'estois aigry, fasché, desesperé contr'elle,
Et cependant jamais je ne la vis si belle;
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçans,
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressans,

Et je sens là dedans qu'il faudra que je creve,
Si de mon triste sort la disgrâce s'acheve.
Quoy? j'auray dirigé son éducation,
Avec tant de tendresse & de précaution?
Je l'auray fait passer chez moy dès son enfance?
Et j'en auray chery la plus tendre esperance?
Mon cœur aura basty sur ses attraits naissans?
Et crû la mitonner pour moy durant treize ans?
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache,
Me la vienne enlever jusques sur la moustache,
Lors qu'elle est avec moy mariée à demy.
Non parbleu, non parbleu, petit sot mon amy?
Vo⁹ aurez beau tourner, ou j'y perdray mes peines,
Ou je rendray, ma foy, vos esperances vaines,
Et de moy tout à fait vous ne vous rirez point.



SCENE II.

LE NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

AH le voilà! Bon jour: me voicy tout à point,
Pour dresser le contract que vous souhaitez
faire.

ARNOLPHE *sans le voir.*
Comment faire?

LE NOTAIRE.
Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE *sans le voir.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passeray rien contre vos interests.

ARNOLPHE *sans le voir.*
Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.

Il ne vous faudra point de peur d'estre deceu,

Quittancer le contract que vous n'avez reçu.

ARNOLPHE *sans le voir.*J'ay peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cét incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Et bien il est aisé d'empescher cét éclat,

Et l'on peut en secret faire vostre Contract.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Mais comment faudra-t'il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE.

Le doüaire se regle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Je l'aime; & cét amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Quel traitement luy faire en pareille aventure?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit doüer la future

Du tiers du dot qu'elle a: mais cet ordre n'est rien,

Et l'on va plus avant lors que l'on le veut bien.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Si...

LE NOTAIRE. *Arnolphe l'appercevant.*Pour le préciput il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut comme bon luy semble
Doüer la future.ARNOLPHE *l'ayant apperceu.*

Euh!

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager

Lors qu'il l'aime beaucoup, & qu'il veut l'obliger,

Et cela par doüaire, ou préfix qu'on appelle,

Qui demeure perdu par le trépas d'icelle;

Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs,

Ou coustumier, selon les differens vuloirs,

Ou par donation dans le contract formelle,

Qu'on fait, ou pur & simple, ou qu'on fait
mutuelle.

Pourquoy hausser le dos? est-ce qu'on parle en fat,

Et que l'on ne sçait pas les formes d'un contract?

Qui me les apprendra? personne, je présume.

Sçais-je pas qu'estant joints, on est par la Coustume,

Communs en meubles, biens, immeubles, &
conquests,

A moins que par un acte on y renonce exprés?

Sçay-je pas que le tiers du bien de la future

Entre en communauté, pour....

ARNOLPHE.

Ouy, c'est chose seure,

Vous sçavez tout cela: mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous qui me pretendez faire passer pour sot,

En me haussant l'épaule, & faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, & sa chienne de face,

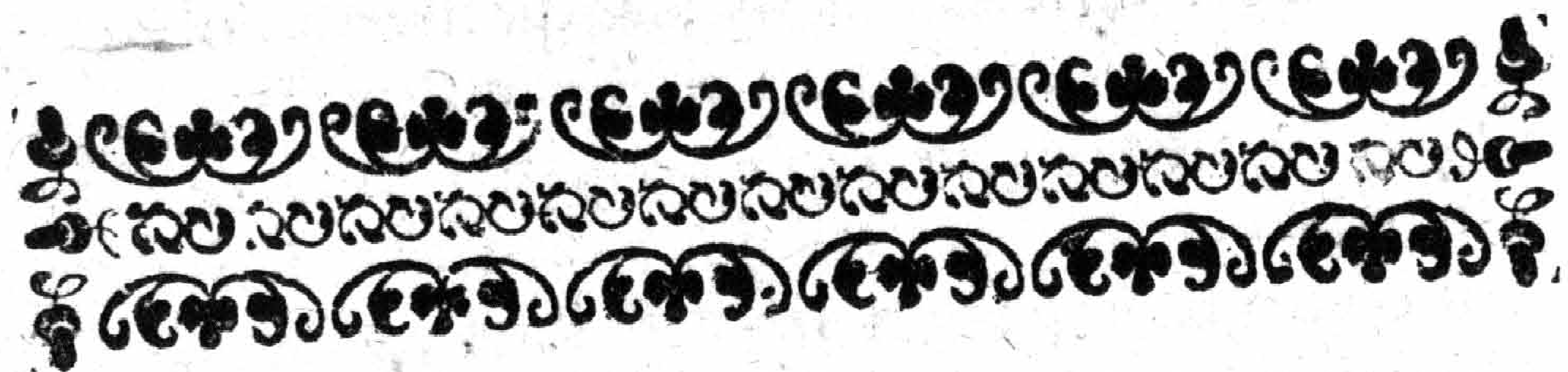
Adieu: C'est le moyen de vous faire finir.

216 L'ESCOLE DES FEMMES,
LE NOTAIRE.

Pour dresser un Contract m'a-t'on pas fait venir ?
ARNOLPHE.

Ouy, je vous 'ay mandé : mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel Diable d'homme avec son entretien ?
LE NOTAIRE.

Je pense qu'il en tient, & je croy penser bien.



SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN,
GEORGETTE.

LE NOTAIRE.

M'Estes - vous pas venu querir pour vostre
Maistre ?
ALAIN.

Ouy.

LE NOTAIRE.

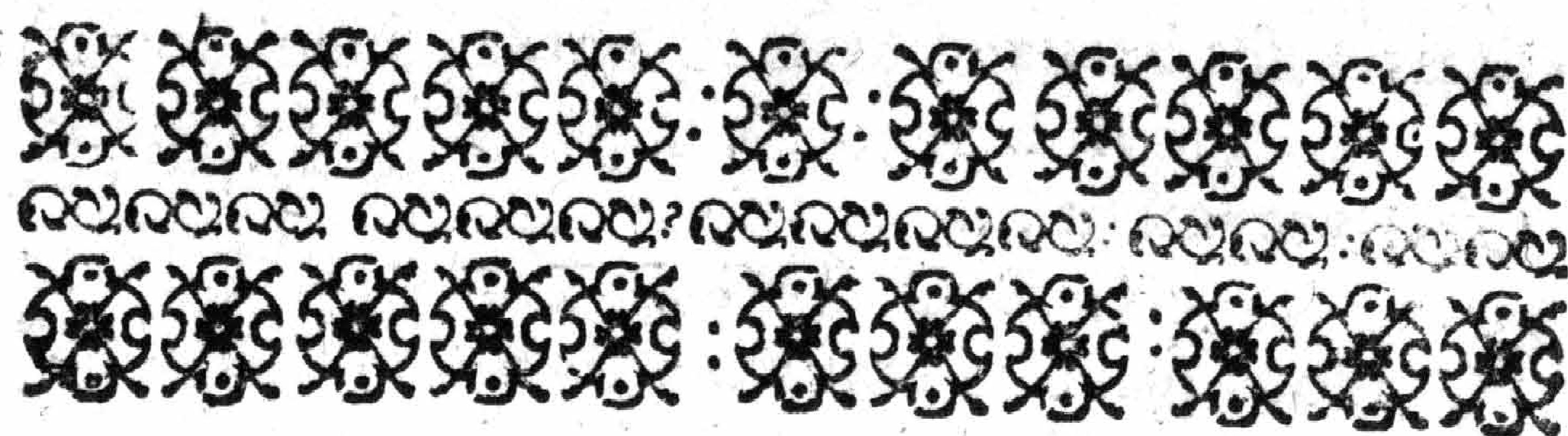
J'ignore pour qui vous le pouvez connoistre ;
Mais allez de ma part luy dire de ce pas,
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCENE

COMEDIE.



SCENE IV.

ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

Monsieur.... ALAIN.

ARNOLPHE.

Approchez-vous, vous estes mes fidelles,
Mes bons, mes vrais amis, & j'en sçay des nouvelles.

ALAIN.

Le Notaire.

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelqu'autre jour,
On veut à mon honneur joüer d'un mauvais tour :
Et quel affront pour vous mes enfans pourroit
c'estre,

Si l'on avoit osté l'honneur à vostre Maistre ?
Vous n'oseriez apres paroistre en nul endroit,
Et chacun vous voyant vous montreroit au doigt.
Donc puis qu'autât que moy l'affaire vous regarde,
Il faut de vostre part faire une telle garde,
Que ce Galant ne puisse en aucune façon....

GEORGETTE.

Vous nous avez tantost montré nostre leçon.

Tome II.

K

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours, gardez-bien de vous

ALAIN. (rendre.)

Oh ! vrayment....

GEORGETTE.

Nous sçavons comme il faut s'en deffendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement : Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur.

ALAIN.

Vous estes un sot.

ARNOLPHE à Georgette.

Bon. Georgette ma mignonne,

Tu me paroïs si douce, & si bonne personne.

GEORGETTE.

Vous estes un nigaut.

ARNOLPHE à Alain.

Bon. Quel mal trouves-tu

Dans un dessein honneste, & tout plein de vertu ?

ALAIN.

Vous estes un fripon.

ARNOLPHE à Georgette.

Fort bien. Ma mort est seure,

Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous estes un benest, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien,

Je sçay quand on me sert en garder la memoire :

Cependant par avance, Alain voilà pour boire,

Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent.

Ce n'est de mes bien-faits qu'un simple éclantillon.

Toute la courtoisie, enfin, dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle Maïstresse.

GEORGETTE le poussant.

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN le poussant.

Hors d'icy.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE le poussant.

Mais tost.

ARNOLPHE.

Bon. Hola, c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut ?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Ouy, fort bien ; hors l'argent qu'il ne falloit pas
prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommençons ?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit, rentrez tous deux.

ALAIN.

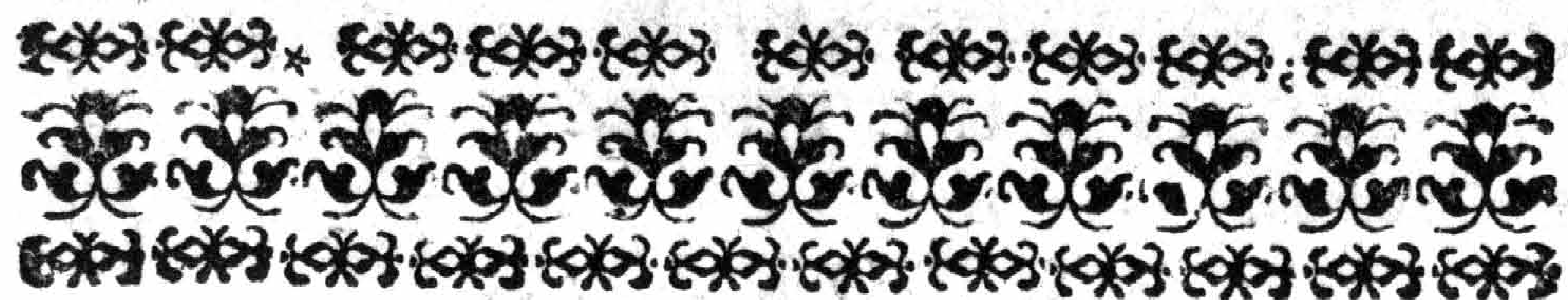
Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puis que je le desire,

Je vous laisse l'argent ; allez, je vous rejoins,

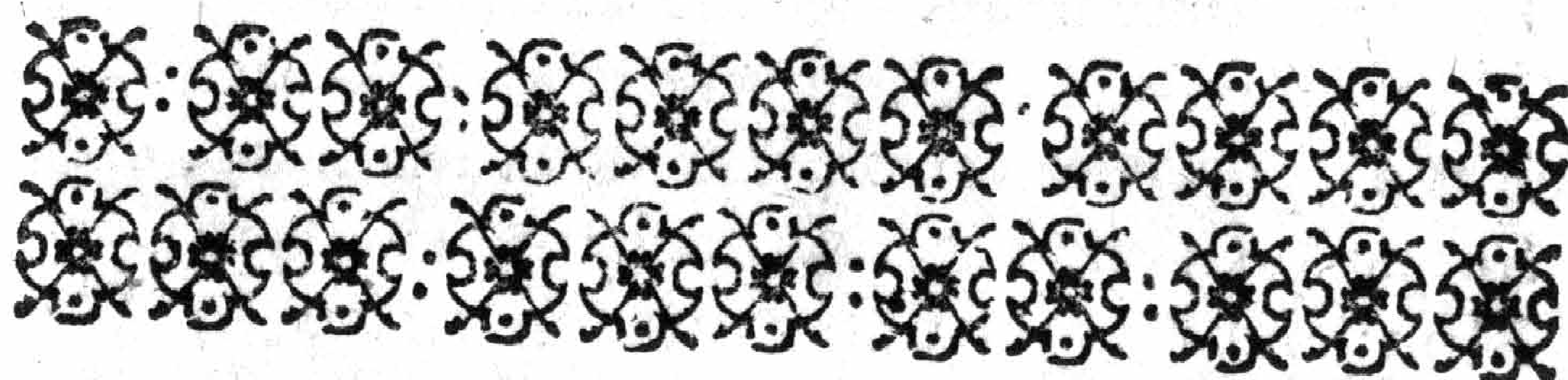
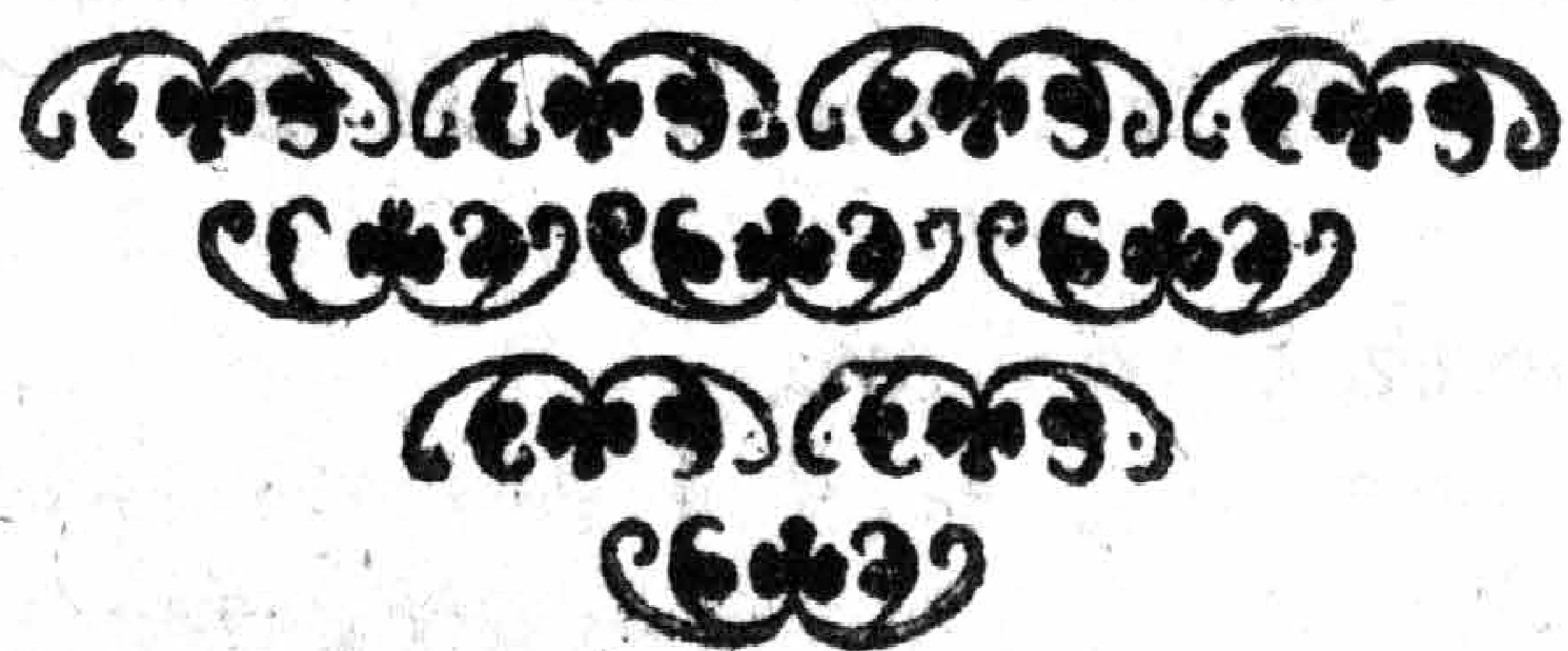
Ayez bien l'œil à tout, & secondez mes soins.



SCENE V.

ARNOLPHE.

JE veus pour espion qui soit d'exacte veüe,
 Prendre le Savetier du coin de nostre ruë.
 Dans la maison toûjours je pretends la tenir,
 Y faire bonne garde, & sur tout en bannir
 vendeuses de Ruban, Perruquieres, Coiffeuses,
 Faiseuses de Mouchoirs, Gantieres, Revendeuses,
 Tous ces gés qui sous main travaillent chaque jour
 A faire reüssir les mysteres d'amour.
 Enfin j'ay veu le monde, & j'en sçay les finesses,
 Il faudra que mon homme ait de grâdes addresses,
 Si Message ou Poulet de sa part peut entrer.



SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

LA place m'est heureuse à vous y rencontrer.
 Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
 Au sortir d'avec vous sans prévoir l'avanture,
 Seule dans ce balcon j'ay veu paroistre Agnes,
 Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
 Apres m'avoir fait signe, elle a sçeu faire en sorte,
 Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte:
 Mais à peine tous deux dans sa chambre estions-
 nous,
 Qu'elle a sur les degrez entendu son jaloux;
 Et tout ce qu'elle a pû, dans un tel accessoire,
 C'est de me renfermer dans une grande armoire.
 Il est entré d'abord, je ne le voyois pas,
 Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grans pas;
 Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
 Et donnant quelquesfois de grands coups sur les
 tables,
 Frapant un petit chien qui pour luy s'émouvoit,
 Et jettant brusquement les hardes qu'il trouvoit;
 Il a mesme cassé, d'une main mutinée,
 Des vases dont la belle ornoit sa cheminée.

K iij

Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu,
 Du trait qu'elle a joié quelque jour soit venu.
 Enfin apres cent tours ayant de la maniere,
 Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colere,
 Mon jaloux inquiet sans dire son ennuy,
 Est fortly de la chambre, & moy de mon étuy;
 Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
 Risquer à nous tenir ensemble davantage,
 C'estoit trop hazarder: mais je dois cette nuit,
 Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans
 bruit:

En touffant par trois fois je me feray connoistre,
 Et je dois au signal voir ouvrir la fenestre,
 Dont avec une échelle, & secondé d'Agnes,
 Mon amour taschera de me gagner l'accez.
 Comme à mon seul amy je veux bien vous l'ap-
 prendre,
 L'allegresse du cœur s'augmente à la répandre,
 Et goûtast-on cent fois un bon-heur tout parfait,
 On n'en est pas content si quelqu'un ne le sçait.
 Vous prédrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
 Adieu, je vais songer aux choses necessaires.



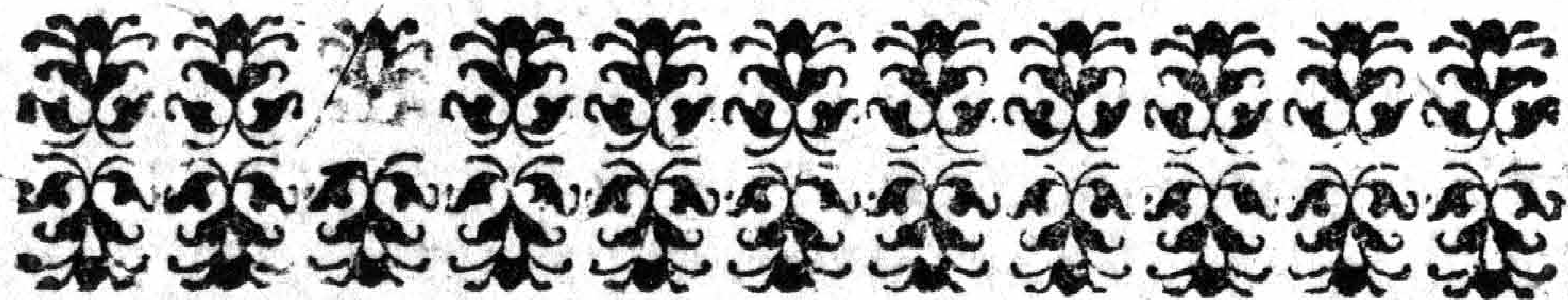
S C E N E V I I.

A R N O L P H E.

Q Uoy, l'Astre qui s'obstine à me desesperer,
 Ne me donnera pas le temps de respirer?
 Coup sur coup je verray par leur intelligence,
 De mes soins vigilans confondre la prudence?
 Et je seray la dupe, en ma maturité,
 D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé?
 En sage Philosophe on m'a veu vingt-années,
 Contempler des maris les tristes destinées,
 Et m'instruire avec soin de tous les accidens,
 Qui font dans le malheur tomber les plus prudens:
 Des disgraces d'autruy profitant dans mon ame,
 J'ay cherché les moyens voulant prendre une fême,
 De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
 Et le tirer du pair d'avec les autres fronts:
 Pour ce noble dessein j'ay crû mettre en pratique,
 Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
 Et comme si du sort il estoit arresté,
 Que nul homme icy bas n'en seroit exempté,
 Apres l'experience, & toutes les lumieres,
 Que j'ay pû m'acquérir sur de telles matieres,
 Apres vingt ans & plus, de meditation,
 Pour me conduire en tout avec précaution,
 De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
 Pour me trouver apres dans la mesme disgrace!

K iij

224 L'ESCOLE DES FEMMES,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
Pour me trouver apres dans la mesme disgrâce ?
Ah ! bourreau de destin, vous en aurez menty !
De l'objet qu'on poursuit, je suis encor nanty.
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empescheray du moins qu'on s'empare du reste,
Et cette nuit qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmy tant de tristesse,
Que l'on me donne advis du piege qu'on me dresse,
Et que cét étourdy qui veut m'estre fatal,
Fasse son confident de son propre Rival.



SCENE VIII.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.
ET bien souperons-nous avant la promenade ?

ARNOLPHE.
Non, je jeûne ce soir.

CHRISALDE.
D'où vient cette boutade ?

ARNOLPHE.
De grace excusez-moy, j'ay quelqu'autre embaras.

CHRISALDE.
Vostre hymen résolu ne se fera t'il pas ?

COMEDIE.

225

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquieter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh, si brusquement ! quels chagrins sont les vostres ?

Seroit-il point, compere, à vostre passion,
Arrivé quelque peu de tribulation ?

Je le jurerois presque à voir vostre visage.

ARNOLPHE.

Quoy qu'il m'arrive, au moins, auray-je l'avantage,
De ne pas ressembler à de certaines gens,
Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'est un étrange fait qu'avec tant de lumieres,
Vous vous effarouchiez toujors sur ces matieres ;
Qu'en cela vous mettiez le souverain bon-heur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Estre avare, brutal, fourbe, méchant, & lasche,
N'est rien à vostre advis aupres de cette tache ;
Et de quelque façon qu'on puisse avoir vescu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.

A le bien prendre, au fond, pourquoy voulez-vous croire,

Que de ce cas fortuit dépende nostre gloire ?

Et qu'une ame bien née ait à se reprocher,

L'injustice d'un mal qu'on ne peut empescher ?

Pourquoy voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,

Qu'ô soit digne à son choix de loüage ou de blâme,

Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroy,

De l'affront que nous fait son manquement de foy ?

Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage,

Se faire, en galand homme une plus douce image ?

K v

Que des coups du hazard aucun n'estant garant,
 Cét accident de foy doit estre indifferent;
 Et qu'enfin tout le mal, quoy que le monde glose,
 N'est que dans la façon de recevoir la chose.
 Et pour se bien conduire en ses difficultez,
 Il y faut comme en tout fuir les extremitez;
 N'imiter pas ces gens un peu trop debonnaires,
 Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires;
 De leurs femmes toujourns vont citant les galans,
 Et font par tout l'éloge, & prosnent leurs talens;
 Témoignent avec eux d'étroites simpathies;
 Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
 Et font qu'avec raison les gens sont étonnez,
 De voir leur hardiesse à montrer là leur nez;
 Ce procedé, sans doute, est tout à fait blâmable:
 Mais l'autre extrémité n'est pas moins condânable.
 Si je n'approuve pas ces amis de galans,
 Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens,
 Dont l'imprudent chagrin qui tempeste & qui
 gronde,
 Attire, au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde,
 Et qui par cét éclat semblent ne pas vouloir
 Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
 Entre ces deux partis, il en est un honneste,
 Où dans l'occasion l'homme prudent s'arreste;
 Et quand on le sçait prendre on n'a point à rougir,
 Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
 Quoy qu'on en puisse dire, enfin, le cocuage
 Sous des traits moins affreux aisément s'envisage:
 Et, comme je vous dis, toute l'habilité,
 Ne va qu'à le sçavoir tourner du bon costé.

A R N O L P H E.

Après ce beau discours, toute la confrairie
 Doit un remercement à vostre Seigneurie:

Et quiconque voudra vous entendre parler,
 Montrera de la joye à s'y voir enroller.

C H R I S A L D E.

Je ne dis pas cela, car c'est ce que je blâme:
 Mais comme c'est le sort qui nous donne une fem-
 me,

Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,
 Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
 Il vous faut jouer d'adresse, & d'une ame reduite,
 Corriger le hazard par la bonne conduite.

A R N O L P H E.

C'est à dire dormir, & manger toujourns bien,
 Et se persuader que tout cela n'est rien.

C H R I S A L D E.

Vous pensez vous mocquer: mais à ne vous rien
 feindre,

Dans le monde je voy cent choses plus à craindre,
 Et dont je me ferois un bien plus grand mal-heur,
 Que de cét accident qui vous fait tant de peur.
 Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
 Je n'aimasse pas mieux estre ce que vous dites,
 Que de me voir mary de ces femmes de bien,
 Dont la mauvaise humeur fait un procez sur rien:
 Ces dragons de vertu, ces honnestes Diables,
 Se retranchant toujours sur leurs sages proüesses,
 Qui pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
 Prennent droit de traiter les gens du haut en bas,
 Et veulent, sur le pied de nous estre fidelles,
 Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles.
 Encor un, coup compere, apprenez qu'en effet,
 Le Cocuage n'est que ce que l'on le fait,
 Qu'on peut le souhaitter pour de certaines causes,
 Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

K vj

ARNOLPHE.

Si vous estes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moy ce n'est pas la mienne d'en tâter;
Et plutôt que subir vne telle aventure...

CHRISALDE.

Mon Dieu, ne jurez point de peur d'estre parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas vostre advis là dessus.

ARNOLPHE.

Moy ! je serois cocu ?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.

Mille gens le sont bien sans vous faire bravade;
Qui de mine, de cœur, de biens, & de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moy je n'en voudrois avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie en un mot m'importune:
Brisons-là, s'il vous plaît.

CHRISALDE.

Vous estes en courroux.

Nous en sçaurons la cause: Adieu, souvenez-vous,
Quoy que sur ce sujet vostre honneur vous inspire,
Que c'est estre à demy ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le fera pas,

ARNOLPHE.

Moy, je le jure encore, & je vais de ce pas,
Contre cét accident trouver un bon remede.



SCENE IX.

ARNOLPHE, ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

MEs amis, c'est ainsi que j'implore vostre aide
Je suis édifié de vostre affection;
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion;
Et si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous estes assurez de vostre recompense.
L'homme que vous sçavez, n'en faites point de
bruit,
Veut, comme je l'ay sçeu, m'attraper cette nuit;
Dans la chambre d'Agnes entrer par escalade:
Mais il luy faut nous trois dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon baston,
Et quand il sera près du dernier eschelon:
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvriray la fenestre)
Que tous deux à l'envy vous me chargiez ce traître;
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui luy puisse apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune maniere,
Ny faire aucun semblant que je seray derriere.
Auriez-vous bien l'esprit de servir mon courroux ?

A L A I N.

S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu, tout est à nous,
Vous verrez, quand je bas, si j'y vais de main morte.

G E O R G E T T E.

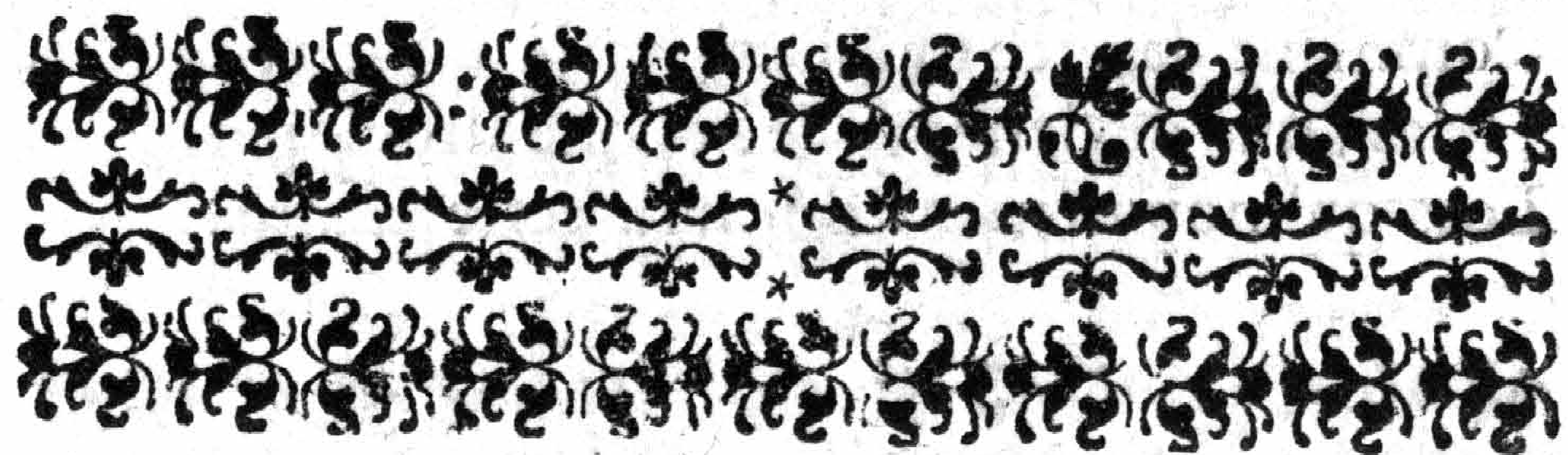
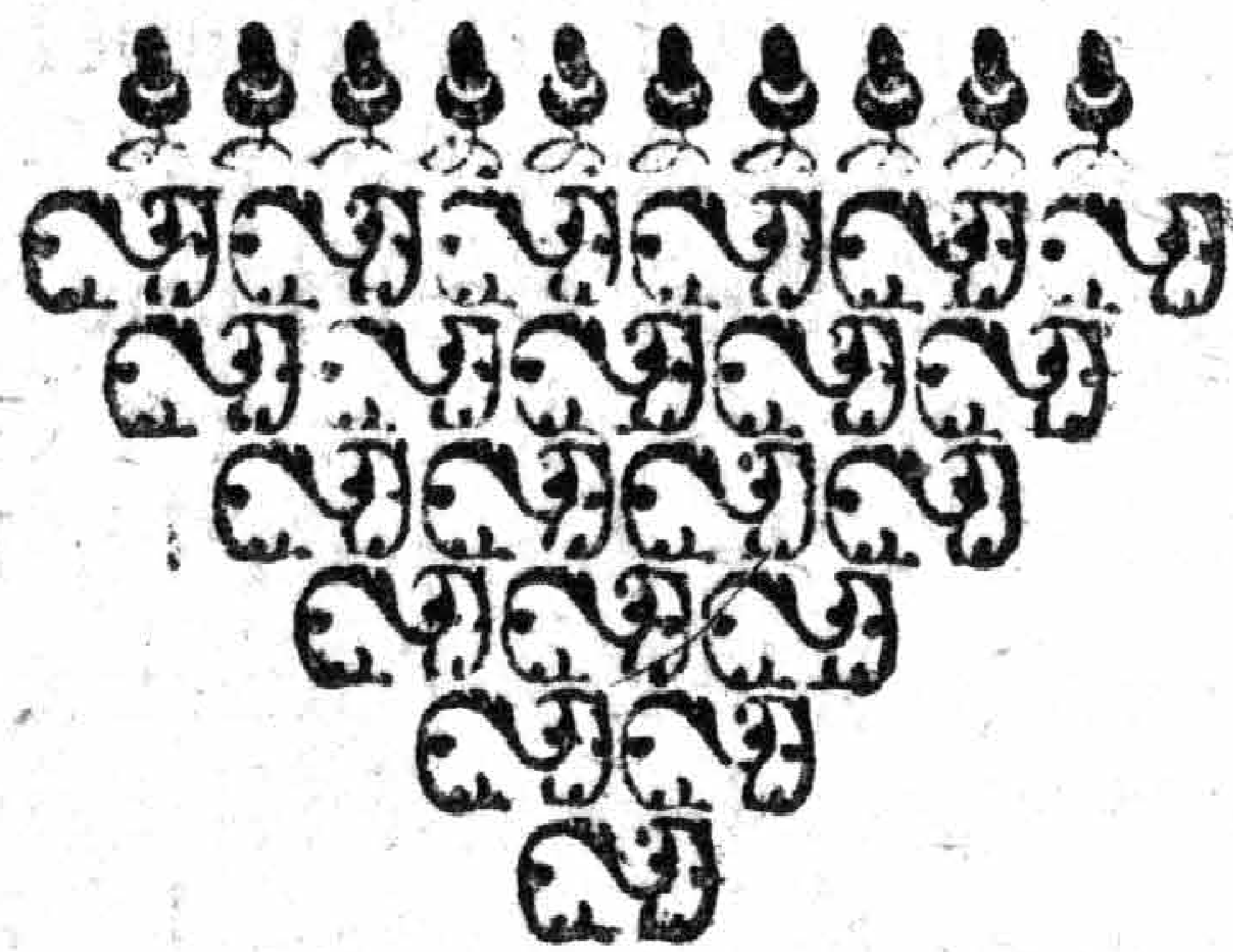
La mienne, quoy qu'aux yeux, elle semble moins
forte,

N'en quitte pas sa part à le bien estriller.

A R N O L P H E.

Rentrez donc, & sur tout gardez de babiller.
Voilà pour le prochain une leçon utile,
Et si tous les Maris qui sont en cette Ville,
De leurs femmes ainsi recevoient le Galant,
Le nombre des Cocus ne seroit pas si grand.

Fin du quatrième Acte.



A C T È V.

S C E N E P R E M I E R E.

A R N O L P H E, A L A I N,
G E O R G E T T E.

A R N O L P H E.

S Raistres, qu'avez-vous fait par cette violence?

A L A I N.

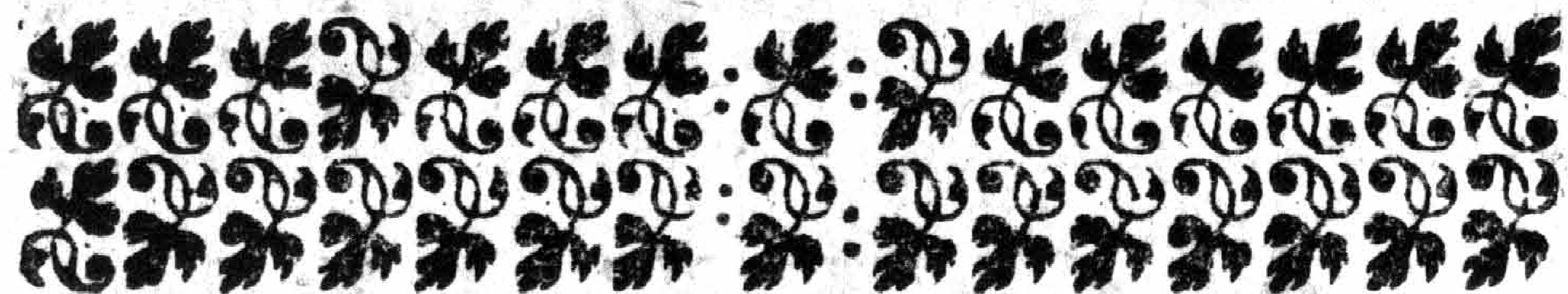
Nous vous avons rendu, Monsieur, obeissance.

A R N O L P H E.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre estoit de le battre, & non de l'assommer;
Et c'estoit sur le dos, & non pas sur la teste,
Que j'avois commandé qu'on fist choir la tem-
peste.

Ciel! dans quel accident me jette icy le sort?
Et que puis-je resoudre à voir cét homme mort?
Rentrez dans la maison, & gardez de rien dire
De cét ordre innocent que j'ay pû vous prescrire.

232 L'ESCOLE DES FEMMES,
Le jour s'en va paroistre, & je vais consulter
Comment dans ce mal-heur je me dois comporter.
Helas ! que deviendray-je ? & que dira le pere,
Lors qu'inopinément il sçaura cette affaire ?



SCENE II.

HORACE, ARNOLPHE.

IL faut que j'aie un peu reconnoistre qui c'est.

ARNOLPHE

Eust-on jamais préveu... Qui va là ? s'il vous plaist.

HORACE.

C'est vous, Seigneur Arnolphe ?

ARNOLPHE.

Ouy : mais vous...

HORACE.

C'est Horace.

Je m'en allois chez-vous, vous prier d'une grace,
Vous sortez bien matin.

ARNOLPHE *bas.*

Quelle confusion !

Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

HORACE.

J'estois, à dire vray, dans une grande peine ;
Et je benis du Ciel la bonté souveraine,

COMEDIE.

233

Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi,
Je viens vous advertir que tout a reüssi,
Et mesme beaucoup plus que je n'eusse osé dire ;
Et par un incident qui devoit tout détruire,
Je ne sçay point par où l'on a pû soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit sceu donner :
Mais estant sur le point d'atteindre à la fenestre ;
J'ay, cõtre mon espoir, veu quelques gens paroistre,
Qui sur moy brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied & tomber jusqu'en bas ;
Et ma cheute aux despens de quelque meurtrisseure,
De vingt coups de baston m'a sauvé l'avanture.
Ces gens-là, dont estoit je pense mon jaloux,
Ont imputé ma cheute à l'effort de leurs coups ;
Et comme la douleur un assez long espace
M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussi-tost allarmé.
J'entendois tout le bruit dans le profond silence,
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence,
Et sans lumiere aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement taster si j'estois mort.
Je vous laisse à penser si dans la nuit obscure,
J'ay d'un vray trépassé sceu tenir la figure.
Ils se sont retirez avec beaucoup d'effroy ;
Et comme je songeois à me retirer, moy,
De cette feinte mort la jeune Agnes émeüe,
Avec empressement est devers moy venuë :
Car les discours qu'entr'eux ces gens avoient tenus,
Jusques à son oreille estoient d'abord venus,
Et pendant tout ce trouble estant moins observée,
Du logis aisément elle s'estoit sauvée.
Mais me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.

234 L'ESCOLE DES FEMMES,
Que vous diray-je ? enfin cette aimable personne
A suivy les conseils que son amour luy donne ;
N'a plus voulu songer à retourner chez soy ,
Et de tout son destin s'est commise à ma foy.
Considerez un peu par ce trait d'innocence ,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence ;
Et quels fâcheux perils elle pourroit courir ,
Si j'estois maintenant homme à la moins cherir.
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrazée,
J'aurois mieux mourir que l'avoir abusée,
Je luy vois des appas dignes d'un autre sort ,
Et rien ne m'en sçauroit separer que la mort.
Je prévoiy là dessus l'emportement d'un pere :
Mais nous prendrons le temps d'appaiser sa colere.
A des charmes si doux je me laisse emporter ,
Et dans la vie , enfin , il se faut contenter.
Ce que je veus de vous , sous un secret fidelle ,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette Belle :
Que dans vostre maison , en faveur de mes feux ,
Vous luy donniez retraite au moins un jour ou
deux ;
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite ,
Vous sçavez qu'une fille , aussi , de sa façon
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon ;
Et comme c'est à vous , seur de vostre prudence ,
Que j'ay fait de mes feux entiere confidence ,
C'est à vous seul aussi , comme amy genereux ,
Que je puis confier ce dépost amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis , n'en doutez point , tout à vostre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office ?

COMEDIE.

235

ARNOLPHE.

Tres-volontiers , vous dis-je , & je me sens ravir
De cette occasion que j'ay de vous servir ;
Je rends graces au Ciel de ce qu'il me l'envoie ,
Et n'ay jamais rien fait avec si grande joye.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontez !
J'avois de vostre part craint des difficultez :
Mais vous estes du monde , & dans vostre sagesse
Vous sçavez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

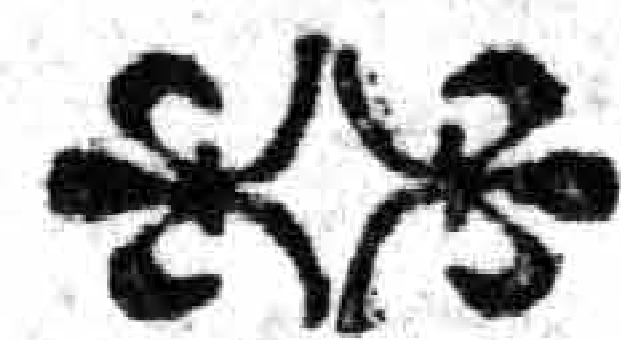
Mais comment ferons-nous ? car il fait un peu jour,
Si je la prens icy , l'on me verra , peut-estre ,
Et s'il faut que chez moy vous veniez à paroistre,
Des valets causeront. Pour joüer au plus seur ,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur :
Mon allée est commode , & je l'y vais attendre.

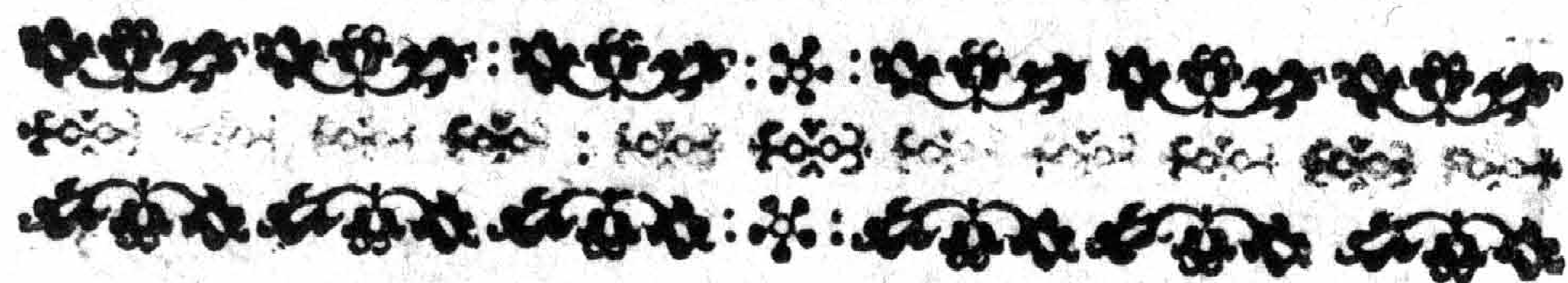
HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moy je ne feray que vous la mettre en main,
Et chez moy sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE.

Ah fortune ! ce trait d'avanture propice ,
Repare tous les maux que m'a faits ton caprice.





SCENE III.

AGNES, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE à Agnes.

NE soyez point en peine, où je vais vous mener,
C'est un logemēt seur que je vous fais dōner.
Vous loger avec moy ce seroit tout détruire,
Entrez dans cette porte, & laissez-vous conduire.
Arnolphe luy prend la main sans qu'elle le connoisse.

AGNES.

Pourquoy me quittez-vous?

HORACE.

Chere Agnes, il le faut.

AGNES.

Songez donc, je vous prie, à revenir bien-toft.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flame amoureuse.

AGNES.

Quād je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de vostre presence on me voit triste aussi.

AGNES.

Helas ! s'il estoit vray, vous resteriez icy.

HORACE.

Quoy ! vous pourriez douter de mon amour extrême ?

COMEDIE.

AGNES.

237

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime,
Arnolphe la tire.

Ah ! l'on me tire trop !

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,

Chere Agnes, qu'en ce lieu nous soyons veus tous deux.

Et le parfait ami de qui la main vous presse,
Suit le zele prudent qui pour nous l'interesse.

AGNES.

Mais suivre un inconnu que....

HORACE.

N'apprehendez rien,

Entre de telles mains vous ne ferez que bien.

AGNES.

Je me trouverois mieux entre celle d'Horace,
Et j'aurois....

à Arnolphe qui la tire encore.

Attendez.

HORACE.

Adieu, le jour me chasse.

AGNES.

Quand vous verray-je donc ?

HORACE.

Bien-toft assurement.

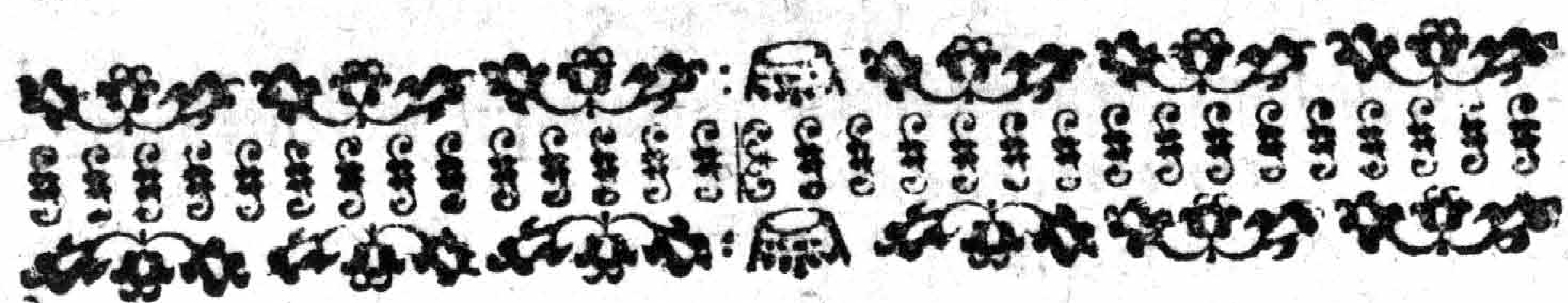
AGNES.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment !

HORACE.

Grace au Ciel, mon bon-heur n'est plus en concurrence,

Et je puis maintenant dormir en assurance.



SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES,

ARNOLPHE *le nez dans son manteau.*
Venez, ce n'est pas là que je vous logeray,
 Et vostre giste ailleurs est par moy preparé.
 Je pretends en lieu seur mettre vostre personne.
 Me connoissez-vous?

AGNES *le reconnoissant.*

Hay.

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,
 Dans cette occasion rend vos sens effrayez,
 Et c'est à contre-cœur qu'icy vous me voyez,
 Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède,
 N'appellez point des yeux le Galant à vostre aide.

Agnes regarde si elle ne verra point Horace.

Il est trop éloigné pour vous donner secours,
 Ah, ah, si jeune encore, vous jouiez de ces tours:
 Vostre simplicité qui semble sans pareille,
 Demande si l'on fait les Enfans par l'oreille,
 Et vous sçavez donner des rendez-vous la nuit,
 Et pour suivre un Galant vous évader sans bruit.
 Tu-dieu! comme avec luy vostre langue cajole!
 Il faut qu'on vous ait mis à quelque bonne école.
 Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
 Vous ne craignez donc plus de trouver des Esprits?

Et ce Galant la nuit vous a donc enhardie?
 Ah! Coquine, en venir à cette perfidie:
 Malgré tous mes bien-faits former un tel dessein,
 Petit serpent que j'ay échauffé dans mon sein,
 Et qui dès qu'il se sent par une humeur ingrate,
 Cherche à faire du mal à celuy qui le flatte.

AGNES.

Pourquoy me criez-vous?

ARNOLPHE.

J'ay grand tort en effet.

AGNES.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ay fait.

ARNOLPHE.

Suivre un Galant n'est pas une action infame?

AGNES.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa
femme:

J'ay suivy vos leçons, & vous m'avez presché
 Qu'il se faut marier pour oster le peché.

ARNOLPHE.

Ouy: mais pour femme moy je pretendois vous
prendre,

Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNES.

Ouy: mais à vous parler franchement entre nous,
 Il est plus pour cela selon mon goust que vous,
 Chez vous le mariage est fascheux & penible,
 Et vos discours en font une image terrible:
 Mais las! il le fait luy si remply de plaisirs,
 Que de se marier il donne des desirs.

ARNOLPHE.

Ah! c'est que vous l'aimez, traistresse.

AGNES.

Ouy, je l'aime.

140 L'ESCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moy-mesme !

AGNES.

Et pourquoy, s'il est vray, ne le dirois-je pas ?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer ? Impertinente.

AGNES.

Helas !

Est-ce que j'en puis mais ; luy seul en est la cause ;
Et je n'y songeois pas lors que se fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cét amoureux desir.

AGNES.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ?

ARNOLPHE.

Et ne sçavez-vous pas que c'estoit me déplaire ?

AGNES.

Moy, point du tout : quel mal cela vous peut-il faire ?

ARNOLPHE.

Il est vray, j'ay sujet d'en estre réjoüi.

Vous ne m'aimez donc pas, à ce conte ?

AGNES.

Vous ?

ARNOLPHE.

Ouy.

AGNES.

Helas ! non.

ARNOLPHE.

Comment, non ?

AGNES.

Voulez-vous que je mente ?

ARNOLPHE.

Pourquoy ne m'aimez pas, Madame l'impudente ?

AGNES.

COMEDIE.

241

AGNES.

Mon Dieu, ce n'est pas moy que vous devez blâmer,
Que ne vous estes-vous comme luy fait aimer ?
Je ne vous en ay pas empesché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance :
Mais les soins que j'ay pris, je les ay perdu tous.

AGNES.

Vrayment, il en sçait donc là dessus plus que vous :
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE.

Voyez comme raisonne & répond la vilaine.
Peste, une precieuse en droit-elle plus ?
Ah ! je l'ay mal connuë, ou, ma foy, là dessus
Une sottie en sçait plus que le plus habille homme.
Puis qu'en raisonnement vôtres esprit se consume,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps,
Je vous auray pour luy nourrie à mes dépens ?

AGNES.

Non, il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE.

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
Me rendra-t'il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir ?

AGNES.

Je ne vous en ay pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever vostre enfance ?

AGNES.

Vous avez là dedans bien operé vrayment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment.
Croit-on que je me flatte, & qu'enfin dans ma
teste,

Je ne juge pas bien que je suis une beste ?

Tome II.

L

Moy-mesme j'en ay honte, & dans l'âge où je suis
Je ne veux plus passer pour sotté, si je puis.

A R N O L P H E.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoy qu'il couste,
Apprendre du blondin quelque chose.

A G N E S.

Sans doute.

C'est de luy que je sçay ce que je puis sçavoir,
Et beaucoup plus qu'à vous je pense luy devoir.

A R N O L P H E.

Je ne sçay qui me tient qu'avec une gourmade,
Ma main de ce discours ne vange la bravade.
J'enrage quand je voy sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferoient mon
cœur.

A G N E S.

Helas ! vous le pouvez, si cela vous peut plaire.

A R N O L P H E.

Ce mot, & ce regard defarme ma colere,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer ! & que pour ces traistresses
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses !
Tout le monde connoist leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance, & qu'indiscretion.
Leur esprit est méchant, & leur ame fragile,
Il n'est rien de plus foible, & de plus imbecile,
Rien de plus infidelle, & malgré tout cela
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
Hé bien, faisons la paix ; va petite traistresse,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendresse,
Considere par là l'amour que j'ay pour toy,
Et me voyant si bon, en revanche aime-moy.

A G N E S.

Du meilleur de mon cœur, je voudrois vous
complaire.

Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire ?

A R N O L P H E.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux si tu veux,

Il fait un soupir.

Escoute seulement ce soupir amoureux,
Voy ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux, & l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jetté sur toy,
Et tu seras cent fois plus heureux avec moy.
Ta forte passion est d'estre brave & leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste.
Sans cesse, nuict & jour je te caresseray ;
Je te bouchonneray, baisseray, mangeray.
Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire,
Je ne m'explique point, & cela c'est tout dire.

à part.

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller ?
Enfin à mon amour rien ne peut s'égalier.
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne ingrate ?
Me veux-tu voir pleurer ? veux-tu que je me batte ?
Veux-tu que je m'arrache un costé de cheveux ?
Veux-tu que je me tue ? ouy, dy si tu le veux.
Je suis tout prest, cruele, à te prouver ma flâme.

A G N E S.

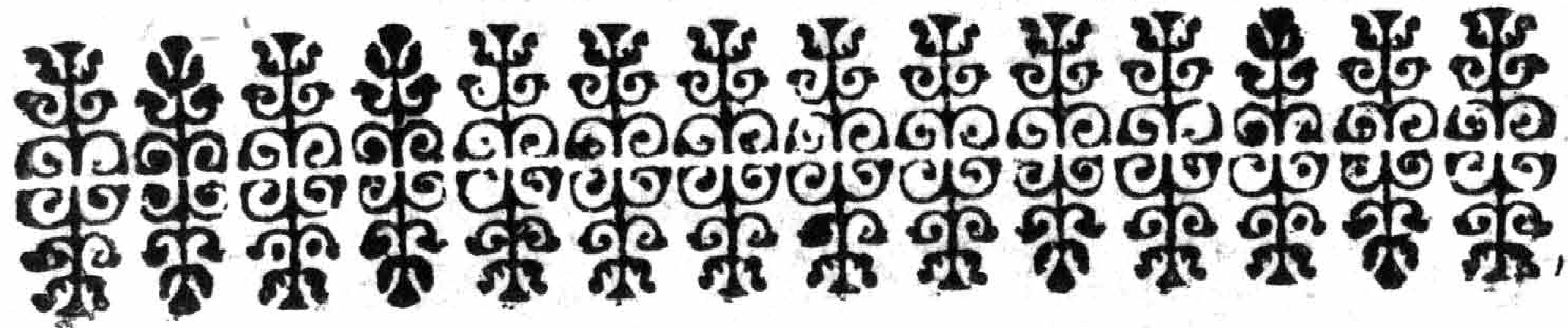
Tenez, tous vos discours ne me touchent point
l'ame.

Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

A R N O L P H E.

Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon cœur,
roux.

244 L'ESCOLE DES FEMMES,
 Je suivray mon dessein, beste trop indocile,
 Et vous desnicherez à l'instant de la Ville.
 Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout;
 Mais un cul de Convent me vangera de tout.



SCENE V.

ALAIN, ARNOLPHE.

ALAIN.

Je ne sçay ce que c'est, Monsieur, mais il me semble
 Qu'Agnes & le corps mort s'en sont allez en-
 semble.

ARNOLPHE.

La voicy : dans ma chambre, allez me la nicher.
 Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ?
 Et puis, c'est seulement pour une demi heure,
 Je vais pour luy donner une seure demeure,
 Trouver une voiture; enfermez-vous des mieux,
 Et sur tout gardez-vous de la quitter des yeux,
 Peut-estre que son ame estant dépaïsée,
 Pourra de cét amour estre desabusée.



SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

H ! je viens vous trouver accablé de douleur.
 Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon
 mal-heur,

Et par un trait fatal d'une injustice extrême,
 On me veut arracher de la beauté que j'aime.
 Pour arriver icy mon pere a pris le frais,
 J'ay trouvé qu'il mettoit pied à terre icy prés,
 Et la cause en un mot d'une telle venue,
 Qui, comme je disois, me sembloit inconnuë,
 C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
 Et qu'il vient en ces lieux celebrer ce lien.
 Jugez, en prenant part à mon inquietude,
 S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
 Cèt Enrique, dont hier je m'informois à vous,
 Cause tout le mal-heur dont je ressens les coups :
 Il vient avec mon pere achever sa ruine,
 Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
 J'ay dès leurs premiers mots pensé m'évanoüir;
 Et d'abord sans vouloir plus long-temps les ouïr,
 Mon pere ayant parlé de vous rendre visite,
 L'esprit plein de faveur je l'ay devancé viste.
 De grace, gardez-vous de luy rien découvrir
 De mon engagement, qui le pourroit aigrir.

L ij

246 L'ESCOLE DES FEMMES,
Et taschez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Ouy-da.

HORACE.

Conseillez-luy de differer un peu,
Et rendez en amy ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manqueray pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espere.

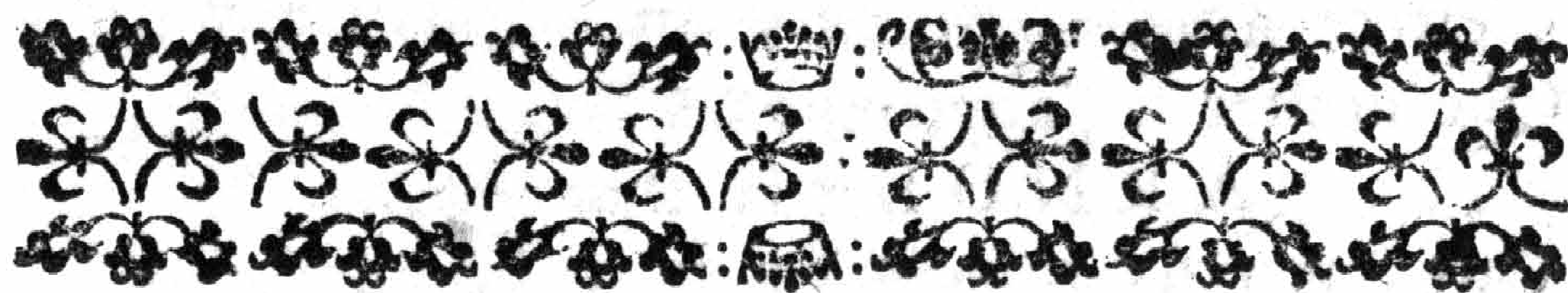
ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon veritable pere,
Dites-luy que mon âge...ah ? je le voy venir,
Escoutez les raisons que je vous puis fournir.

Ils demeurent en un coin du Theatre.



SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE,
HORACE, ARNOLPHE.

ENRIQUE à *Chrisalde.*

Aussi tost qu'à mes yeux je vous ay veu paroistre,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois sçeu vous connoistre.

Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur,
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur ;
Et je serois heureux, si la Parque cruelle
M'eust laissé ramener cette épouse fidelle,
Pour jouir avec moy des sensibles douceurs
De revoir tous les siens apres nos longs mal-heurs.
Mais puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chere presence,
Talchons de nous resoudre, & de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en est pû rester.
Il vous touche de prés, & sans vostre suffrage
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soy,
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à
moy.

248 L'ESCOLE DES FEMMES,
CHRISALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si legitime.

ARNOLPHE à Horace.

Ouy, je veux vous servir de la bonne façon.

HORACE.

Gardez encor un coup....

ARNOLPHE.

N'ayez aucun soupçon.

ORONTE à Arnolphe.

Ah ! que cette embrassade est pleine de tendresse !

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir, une grande allegresse !

ORONTE.

Je suis icy venu....

ARNOLPHE.

Sans m'en faire recit,

Je sçay ce qui vous meine.

ORONTE.

On vous l'a desja dit.

ARNOLPHE.

Ouy.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Vostre fils à cét hymen resiste,

Et son cœur prevenu n'y voit rien que de triste :

Il m'a mesme prié de vous en détourner ;

Et moy tout le conseil que je vous puis donner,

C'est de ne pas souffrir que ce nœu se differe,

Et de faire valoir l'autorité de pere.

Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,

Et nous faisons contr'eux à leur estre indulgens.

COMEDIE.

HORACE.

249

Ah traistre !

CHRISALDE.

Si son cœur a quelque repugnance,

Je tiens qu'on ne doit pas luy faire resistance.

Mon frere, que je croy, sera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoy ? se laissera-t'il gouverner par son fils ?

Est-ce que vous voulez qu'un pere ait la molesse,

De ne sçavoir pas faire obeir la jeunesse ?

Il seroit beau vrayment, qu'on le vist aujourd'huy

Prendre loy de qui doit la recevoir de luy.

Non, non, c'est mō intime, & la gloire est la mienne,

Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,

Qu'il fasse voir icy de fermes sentimens,

Et force de son fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, & dans cette alliance,

C'est moy qui vous répons de son obeissance.

CHRISALDE à Arnolphe.

Je suis surpris pour moy, du grand empressement

Que vous me faites voir pour cet engagement,

Et ne puis deviner quel motif vous inspire....

ARNOLPHE.

Je sçay ce que je fais, & dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Ouy, ouy, Seigneur Arnolphe ; il est...

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit,

C'est Monsieur de la Souche, on vous l'a desja dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe,

HORACE.

Qu'entens-je ?

L

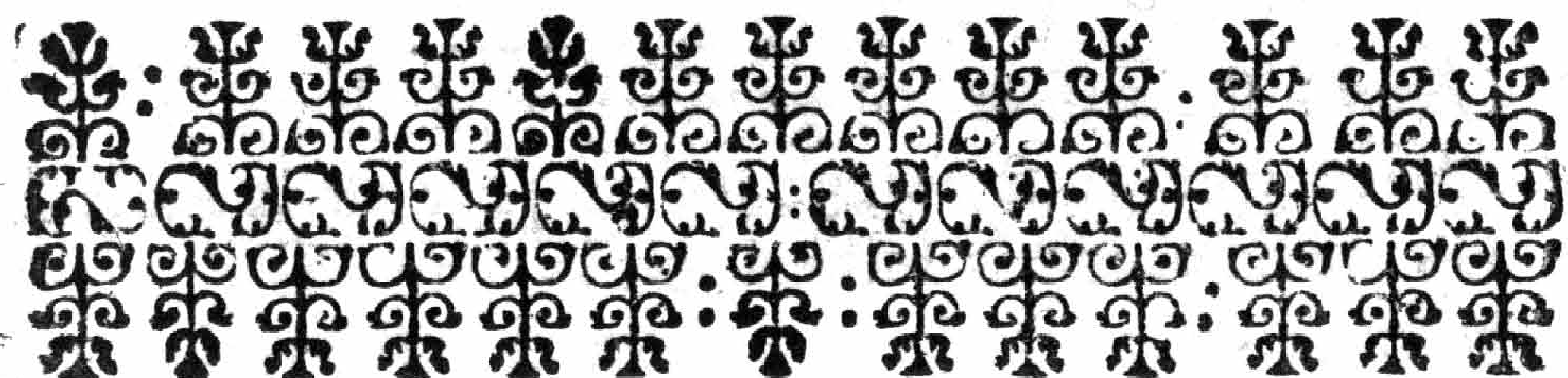
ARNOLPHE *se tournant vers Horace.*

Ouy, c'est là le mystere,

Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

H O R A C E.

En quel trouble...



SCENE VIII.

GEORGETTE, ENRIQUE,
ORONTE, CHRISALDE,
HORACE, ARNOLPHE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'estes aupres,
Nous aurons de la peine à retenir Agnes:
Elle veut à tous coups s'échaper, & peut-estre
Qu'elle se pourroit bien jeter par la fenestre.

ARNOLPHE.

Faites-la moy venir; aussi bien de ce pas
Pretens-je l'emmener. Ne vous en faschez pas:
Un bon-heur continu rendroit l'homme superbe,
Et chacun à son tour, comme dit le Proverbe.

H O R A C E.

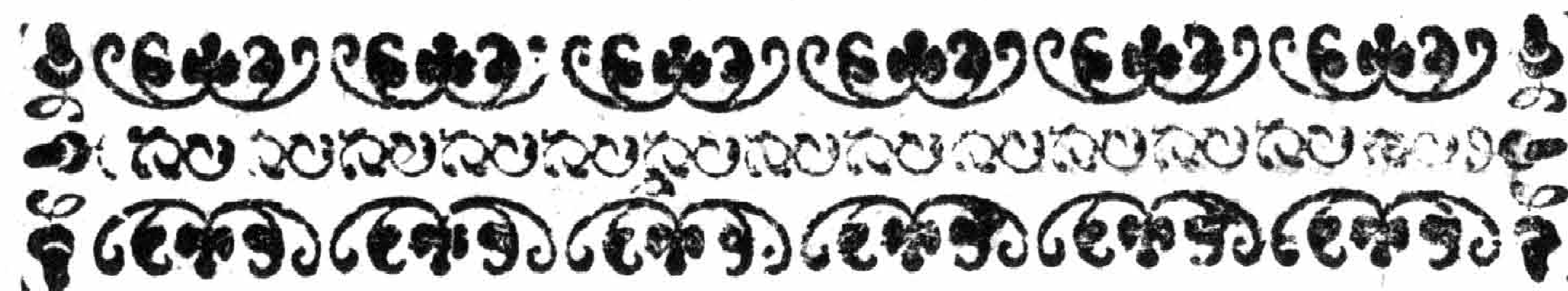
Quels maux peuvent, ô Ciel, égaler mes ennuis!
Et s'est-on jamais yeu dans l'abisme où je suis?

ARNOLPHE *à Oronte.*

Pressez viste le jour de la Ceremonie,
J'y prens part, & desia moy-mesme je m'en prie.

O R O N T E.

C'est là bien mon dessein.



SCENE IX.

AGNES, ALAIN, GEORGETTE,
ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE,
HORACE, CHRISALDE.

ARNOLPHE.

Venez, Belle, venez,
Qu'on ne sçauroit tenir, & qui vous mutinez.
Voicy vostre Galant, à qui pour recompense
Vous pouvez faire une humble & douce reverence.
Adieu, l'évenement trompe un peu vos souhaits.
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

A G N E S.

Mais laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

H O R A C E.

Je ne sçais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

Je veux rester icy.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystere-cy,
Nous nous regardons tous sans le pouvoir com-
prendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourray vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc pretendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point, comme il nous faut
parler.

ARNOLPHE.

Je vous ay conseillé malgré tout son murmure,
D'achever l'hymenée.

ORONTE.

Oùy, mais pour le conclure
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t'on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit?
La fille qu'autrefois de l'aimable Angelique,
Sous des liens secrets eut le Seigneur Enrique.
Surquoy vostre discours estoit-il donc fondé?

CHRISALDE.

Je m'étonnois aussi de voir son procedé.

ARNOLPHE.

Quoy? . . .

CHRISALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui sous de feints noms pour ne rien découvrir,
Par son espoux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et dans ce temps le sort luy declarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille perils divers,
Dans ces lieux separez de nous par tant de mers.

CHRISALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pû luy ravir l'imposture & l'envie.

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRISALDE.

Et cette Paysane a dit avec franchise,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait sur vostre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

Et luy plein de transport, & l'allegresse en l'ame,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez, enfin, la voir venir icy,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystere éclaircy.

CHRISALDE.

Je devine à peu près quel est vostre supplice:
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'estre point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vray moyen.

ARNOLPHE s'en allant tout transporté &
ne pouvant parler.

Oh!

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

L'ESCOLE DES FEMMES,
H O R A C E.

Ah mon pere !

Vous sçavez pleinement ce surprenant mystere,
Le hazard en ces lieux avoit executé
Ce que vostre sagesse avoit prémédité.
J'estois par les doux noeuds d'une amour mutuelle,
Engagé de parole avecque cette Belle ;
Et c'est elle en un mot que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fascher.

E N R I Q U E.

Je n'en ay point douté d'abord que je l'ay veüe,
Et mon ame depuis n'a cessé d'estre émeüe.
Ah ! ma fille , je cede à des transports si doux.

C H R I S A L D E.

J'en ferois de bon cœur, mon frere, autant que vous ;
Mais ces lieux & cela ne s'accommodent gueres.
Allons dans la maison débrouïller ces mysteres,
Payer à nostre amy ces soins officieux,
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux.

